

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

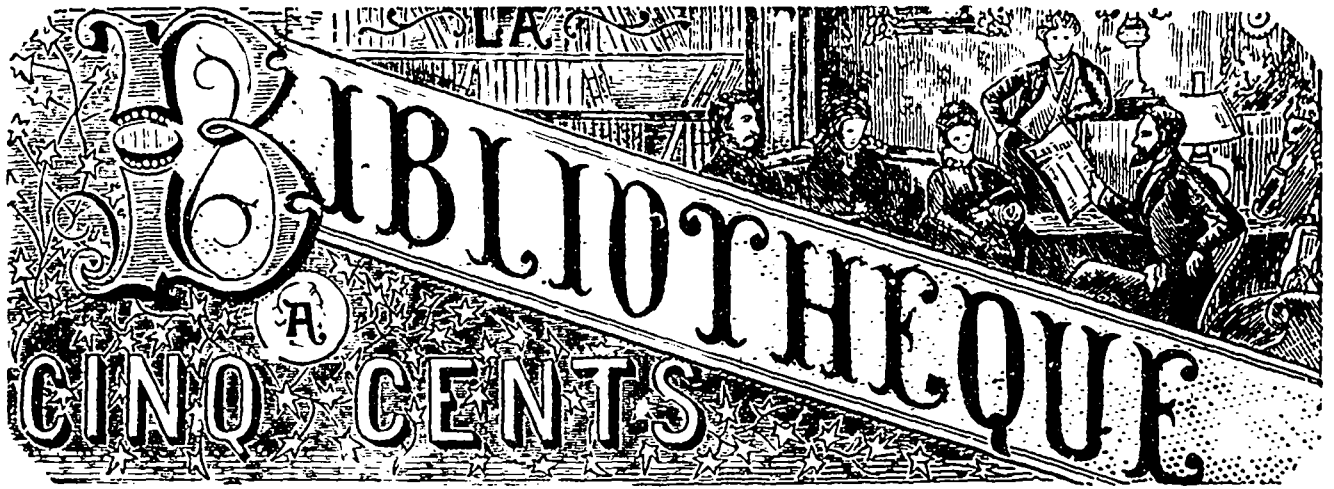
L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>



Publiée par Poirier, Beasetto & Cie, 69, rue St-Jacques.

Vol. VI

{ PAR AN }
\$2.50

MONTREAL, 27 DECEMBRE 1888

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 12

LE TERRIBLE AVENTURIER



Le voilà qui sort de l'eau et qui gravit la berge. (Page 281).

LA NUIT DE NOCES

PREMIÈRE PARTIE DE "LE TERRIBLE AVENTURIER."

I

Le château de Grandlieu et une de ces habitations déi- cieuses comme les rives de la Loire en offrent à chaque pas aux regards enchantés des touristes.

Cette demeure seigneuriale et presque princière, construite sous Louis XIII par un des ancêtres du vicomte Armand sur le plateau d'une colline boisée, domine un paysage gracieux et magnifique à la fois.

Les futaies séculaires de son parc descendent jusqu'au fleuve.

Depuis la terrasse du château une avenue de châtaigniers gigantesques conduit à la Loire, dont les eaux calmes étincel- lent sous le soleil, comme un miroir d'acier bruni, tout au bout de l'immense tunnel de verdure.

Les prairies semées de grands arbres et coupées de lacs en miniature s'étagent parmi les bois sur les gradins de la colline. Les cygnes d'une blancheur neigeuse sillonnent majestueuse- ment les pièces d'eau. Les chevreuils à peine timides passent dans les clairières, ou traversent d'un bond les allées sombres percées sous bois.

Du côté de l'autre façade se trouve la cour d'honneur, dont la grille monumentale s'ouvre sur une avenue d'ormes antiques conduisant à la station du chemin de fer, située à trois kilo- mètres.

L'orangerie, les écuries des chevaux d'attelage et de chasse, les remises, les selleries, afin les principaux bâtiments de ser- vice, très-vastes et du plus grand style, encadrent la cour im- mense.

On accède au vestibule du château par un perron à double rampe, dont les marches sont décorées d'arbustes rares dans des vases merveilleux de vieille faïence de Deft et de Moustier.

Depuis un peu plus d'un mois, nous le savons, le vicomte et Germaine habitaient cette splendide résidence.

Les prévisions du docteur s'étaient réalisées de point en point.

L'air vif et pur de la Touraine avait produit sur la jeune femme des effets merveilleux, ramenant à la fois la force et la fraîcheur. Au bout de trois semaines il ne restait déjà nulle trace de la faiblesse persistante et de la pâleur de mauvais aug- ure.

La vicomtesse se promenait pendant des heures entières dans le parc, montait à cheval avec son mari et n'en éprouvait pas de fatigue.

Malheureusement cette cure si prompte et si complète ne s'étendait point au moral. Tandis que le corps de Germaine recouvrait sa pleine santé, son esprit restait bien malade.

Nous avons analysé brièvement pour nos lecteurs les an- goisses ressenties par la jeune femme quand M. de Grandlieu lui avait appris qu'André de San-Rémo deviendrait bientôt leur hôte.

Nous l'avons vue s'efforcer vainement de comprimer les bat- tements tumultueux de son cœur... Nous l'avons entendue murmurer :

—Près de lui... Ensemble... sans cesse... pendant des jours, pendant des semaines, après mon acte de folie, après les paroles échappées à son délire ! Pour lui comme pour moi c'est une situation impossible ! Il n'a point refusé l'invitation d'Armand, mais il ne viendra pas, je lui écrirai, s'il le faut, pour le sup- plier de ne pas venir.

Et la jeune femme n'avait point écrit.

Et quand, au bout d'un mois le vicomte était venu lui dire :

—Voici une lettre pour André de San-Rémo. Je lui rappelle sa promesse et j'ajoute qu'il est attendu. Ne voyez-vous aucun incon- vénient, chère enfant, à ce que cette lettre parte aujour- d'hui ?

Germaine, baissant la tête pour cacher sa rougeur, avait répondu :

—Aucun...

En conséquence, le train-poste du soir avait emporté la lettre.

Le lendemain, vers onze heures, le vicomte et sa femme dé- jeunaient dans la salle à manger historique où le roi Louis XIII s'était assis jadis à la table de l'ancêtre d'Armand.

D'admirables tapisseries, commandées aux Gobelins pour immortaliser le souvenir de la visite royale, formaient d'incom- parables panneaux encadrés de chêne noir.

Un valet de pied entra, et présenta sur un plat d'argent à M. de Grandlieu une enveloppe de papier bleuâtre, en disant :

—Une dépêche pour monsieur le vicomte. Un exprès l'ap- porte à l'instant de la station.

Armand déchira l'enveloppe.

—C'est d'André ! s'écria-t-il. Le télégramme n'est pas long, mais il est clair. Jugez-en !

Et il lut à haute voix :

"—Je partirai par le premier train. Tous les respects du cœur. San-Rémo."

Germaine chancelait sur son siège. Une sorte d'étourdisse- ment venait de s'emparer d'elle. Les personnages solennels des tapisseries lui paraissaient animés d'une vie soudaine et tunul- tueuse, ils s'agitaient, ils se détachaient des murailles, ils se pressaient autour de la table.

—Ce cher André n'a pas perdu cinq minutes pour me ré- pondre ! poursuivit M. de Grandlieu. Il est, j'en suis sûr, aussi heureux de venir auprès de nous que nous serons heureux de le recevoir. Est-ce votre avis, Germaine ?

—Certes ! répondit machinalement la jeune femme, sans presque avoir conscience du mot que ses lèvres prononçaient.

Armand reprit en s'adressant au valet de pied :

—L'exprès qui a apporté cette dépêche est-il encore là ?

—Oui, monsieur le vicomte.

—Demandez-lui à quelle heure passera le premier train ve- nant de Paris...

Le domestique sortit et revint presque aussitôt, avec cette réponse :

—A quatre heures et demie, monsieur le vicomte.

—Bien. On attellera pour quatre heures précises les poneys noirs au panier que je conduirai moi-même. Le petit omnibus, attelé en poste, devra se trouver à la gare en même temps que moi, pour prendre les bagages du marquis. Faites prévenir aux écuries...

Le valet de pied alla transmettre à qui de droit les ordres de M. de Grandlieu.

—Mais qu'avez-vous donc, mon amie ? s'écria ce dernier, étonné et inquiet de l'immobilité de Germaine et de l'expres- sion presque sombre empreinte sur son visage. Vous sentez- vous de nouveau souffrante ?

La jeune femme fit un signe négatif.

—Alors, poursuivit Armand, la prochaine arrivée de l'hôte attendu, cette arrivée qu'hier vous acceptiez sans déplaisir, vous cause aujourd'hui quelque ennui ?

Germaine secoua de nouveau la tête.

—Non... dit-elle, ce n'est pas cela...

—Qu'est-ce donc ?

—Je ne sais...

—La solitude paraît vous plaire... reprit M. de Grandlieu. Peut-être la perspective d'un changement dans vos habitudes vous inspire-t-elle un vague effroi dont vous ne vous rendez pas compte ?

—Peut-être, en effet...

—Rassurez-vous vite, alors. André de San-Rémo, je vous le garantis, ne sera point un hôte importun.

—Vous aimez ce jeune homme, balbutia Germaine. Vous l'aimez beaucoup.

—Comment ne l'aimerai-je pas, répliqua le vicomte, après le dévouement qu'il m'a témoigné et qu'il a failli payer si cher ? Le sentiment chevaleresque auquel obéissait André est si rare aujourd'hui qu'il faut l'admirer ! Il me semble que San-Rémo est mon fils, et je voudrais que pour lui vous soyez une sœur.

—Une sœur, répéta Germaine, pourquoi non ?

—Je serais heureux si cela était, continua M. de Grandlieu, et c'est facile. Une familiarité douce et confiante, voilà ce qu'un frère attend de sa sœur. Accordez cela à André, je vous en prie. Vous le voulez bien ?

—Oui, fit Germaine, du geste plutôt que de la voix.

—Je prends acte de votre consentement, et j'espère n'être point importun en vous demandant de veiller, comme maîtresse de maison, au bien-être de notre ami. Où le logerons-nous ?

—Le château est vaste, les appartements sont nombreux, murmura la vicomtesse avec une sorte de distraction.

Armand sourit.

—Vous trouvez, j'en suis sûr, fit-il, que je me préoccupe un peu trop de l'installation d'un si jeune visiteur, vous n'êtes pas tout à fait dans le vrai ; c'est un très-jeune homme et son âge autoriserait, j'en conviens, à le traiter sans trop de cérémonie, mais c'est en même temps un convalescent, à ce titre il faut agir avec lui comme s'il avait le front ridé et les moustaches grisonnantes. Je vous propose de lui donner l'appartement du *Paradis perdu*. Il aura là, dès le matin, les premiers rayons du soleil, et, des fenêtres, la vue est si belle qu'un mourant se ranimerait en contemplant nos horizons magiques.

—Soit, fit Germaine, je monterai moi-même dans l'après-midi et je tiendrai la main à ce que tout soit disposé pour le mieux, selon vos intentions.

—Merci, chère enfant, vous êtes un ange !

La jeune femme eut un sourire mélancolique et ne répondit pas.

Un escalier grandiose, aux marches recouvertes d'un tapis d'Orient, à la rampe de fer forgé, travaillée comme un bijou, conduisait au premier étage du château.

Une longue galerie éclairée par douze fenêtres, pleine de tableaux de maîtres et de statues de marbre blanc qui lui donnaient l'aspect d'un musée, traversait dans toute sa longueur le principal corps de logis et reliait le pavillon de droite habité par Germaine au pavillon de gauche qu'occupait Armand de Grandlieu.

Les portes des appartements principaux ouvraient sur cette galerie.

Celui que le vicomte destinait à André de San-Rémo se composait d'une antichambre, d'un salon, d'une chambre à coucher, et d'un cabinet de toilette auquel un escalier dérobé, affrété aux gens de service, accédait depuis le rez-de-chaussée.

On le nommait l'appartement du *Paradis perdu* parce que le plafond ovale du salon, peint à fresque par un artiste de l'école de Rubens, représentait Adam et Eve chassés de l'Eden après leur faute par un ange aux grandes ailes, brandissant dans sa main droite une épée flamboyante.

L'ameublement, d'une grande magnificence artistique, était contemporain du château. Des tapis de la Savonnerie et quelques sièges modernes ajoutaient à ce luxe curieux un côté confortable que nos ancêtres ne connaissaient pas.

Germaine tint religieusement la parole donnée à son mari.

Elle se fit accompagner par le valet de chambre d'Armand dans l'appartement qu'André de San-Rémo devait occuper, et elle surveilla les détails de l'installation future, d'abord avec une apparence de fatigue, puis avec une attention soutenue, puis enfin avec une sorte de passion.

Ainsi, quand toutes choses furent en bon ordre, elle se rendit à la serre, y choisit des fleurs sans parfum, les fit apporter dans l'appartement du *Paradis perdu* et les disposa de sa main sur les consoles du salon et de la chambre à coucher, de façon à donner à ces deux pièces un aspect riant et printanier d'une adorable fraîcheur.

Ces soins lui prirent une partie de l'après-midi.

Vers quatre heures, entendant résonner dans la cour les grelots des juments postières qui partaient pour la station avec le petit omnibus, elle tressaillit.

—Dans une heure il arrivera, murmura-t-elle.

M. de Grandlieu vint la rejoindre et la complimenta sur le goût exquis dont ses moindres arrangements offraient la preuve irrécusable.

—Je pars, ajouta-t-il. Vers cinq heures nous serons ici, André et moi.

Germaine se mit à l'une des fenêtres de la galerie et vit son mari monter dans le panier attelé de deux poneys noirs aux harnais de cuir de Russie, et s'éloigner au grand trot.

Elle roncha chez elle, se laissa tomber sur son siège, et, cachant son visage entre ses mains, fondit en larmes, éclata en sanglots.

II

Pourquoi cette douleur soudaine qui se traduisait par des larmes et des sanglots et succédait, sans transition appréciable et sans cause apparente, à une surexcitation presque fébrile ? Le chagrin de la jeune femme était de l'épouvante.

Germaine commençait à lire au fond de son cœur, et ce qu'elle y voyait la faisait frissonner.

Depuis son départ de Paris, la pensée, le souvenir d'André de San-Rémo, ne la quittaient pas un instant.

Les moindres détails des moindres choses se rapportant au jeune homme avaient sans cesse, et l'un après l'autre, sollicité sa mémoire et hanté son esprit plein de trouble.

La provocation sous le péristyle du théâtre, la terrible émotion ressentie en apprenant l'issue funeste du duel, la première faute commise, lorsqu'elle s'était cachée pour surprendre des nouvelles du blessé, la démarche folle faite à l'hôtel de la rue de Boulogne, l'instinctive jalousie éveillée par des paroles qui lui semblaient adressées à une autre femme, l'aveu passionné de San-Rémo et ses lèvres brûlantes effleurant ses mains qui tremblaient, elle se souvenait de tout, elle analysait tout, elle exagérait tout.

Les illusions que son inexpérience, au début de cette aventure, lui permettaient de prendre pour des réalités, cessaient d'être possibles.

Elle comprenait trop bien, désormais, qu'André de San-Rémo n'était pas, n'avait jamais été pour elle un frère, et que la tendresse étrange, violente, exclusive, à la fois enivrante et presque douloureuse qu'il lui inspirait, n'avait rien de commun avec une affection de sœur.

—Ainsi, se disait-elle avec un tremblement d'effroi, ainsi, je l'aime, moi qui n'ai plus le droit d'aimer ! ainsi, je lui ai donné mon cœur, ce cœur qui est le bien d'un autre ! Je suis coupable ! Je suis lâche ! Je n'ai plus que duplicité dans l'âme et mensonge sur les lèvres.

Germaine, chaque jour, se répétait cela. Chaque jour elle se reprochait avec une croissante amertume l'indigne faiblesse qui la condamnait au silence. Chaque jour, elle se répétait :

—Le laisser venir ici, sachant qu'il m'aime et sachant que je l'aime. Souffrir qu'il mette en ma présence sa main dans la main loyale de mon mari qui le nomme son enfant, c'est le dernier mot de la trahison ! c'est infâme, et je ne ferai pas cela ! Je parlerai. Je dirai à Armand : On vous trompe ! Ce n'est point pour vous défendre qu'André de San-Rémo s'est battu. C'est pour se rapprocher de moi. J'ai peur de lui. J'ai peur de moi-même. Sauvez-moi ! Eloignez-le !

Et Germaine se taisait.

Brisée par des angoisses qui ressemblaient à des remords, s'épuisant dans sa lutte obstinée contre la passion grandissante qui l'absorbait de plus en plus, vaincue enfin, malgré sa résistance, elle voulait parler, elle le voulait de toute son âme, et le courage lui faisait défaut.

Les heures s'écoulaient dans ces combats et ces déchirements, les jours passaient, les semaines se succédaient, et Germaine gardait le silence.

Maintenant il était trop tard, et nulle puissance humaine ne pouvait empêcher André de San-Rémo d'arriver dans une heure.

Voilà pourquoi Germaine de Randal, vicomtesse de Grandlieu, pleurait.

Le moment est venu d'expliquer brièvement un mariage que beaucoup de nos lecteurs, tous peut-être, ont dû considérer comme un acte d'incompréhensible et coupable folie de la part du vicomte Armand.

Remontons pour un instant de vingt-deux années en arrière.

Reportons-nous au prologue de ce récit ; franchissons de nouveau le seuil de cette chambre triste et sombre, où Clotilde de Maucombe, comtesse de Randal, allait mourir au coucher du soleil, après avoir mis au monde la chétive créature qui devait se nommer Germaine.

Armand de Grandlieu, étouffé par la douleur, assistait seul à l'agonie de cette jeune martyre qu'il avait tant aimée.

Parfois, presque toujours, une lueur suprême jaillit du feu qui va s'éteindre.

Clotilde de Randal, qui déjà paraissait inanimée, se souleva sur son lit tout à coup, et dit :

— Donnez-moi mon enfant.

Le vicomte obéit.

La comtesse, pressant Germaine avec passion contre son cœur qui ne battait presque plus, murmura d'une voix lente et faible, et cependant distincte :

— Armand, vous la ferez heureuse, n'est-ce pas ? Vous me l'avez promis.

Et M. de Grandlieu répondit avec simplicité, en étendant la main sur la petite fille dont l'avenir se décidait en ce moment :

— Si son bonheur dépend de moi, elle sera heureuse, je le jure ! S'il faut abandonner pour elle ma part des joies de ce monde, je l'abandonnerai, je le jure ! S'il faut souffrir pour éloigner d'elle une souffrance, s'il faut me sacrifier pour lui éviter un sacrifice, je souffrirai et je me sacrifierai, je le jure !

Une sorte de vague sourire, étrange sur ce visage que l'aile de la mort avait touché déjà, vint aux lèvres de la comtesse.

— Merci, Armand, fit-elle dans un râle, Dieu vous a entendu, et moi je vous crois. Je suis tranquille, je suis contente. Adieu, je meurs, prenez ma fille.

Armand obéit de nouveau et saisit l'enfant que les mains défaillantes de la mère ne pouvaient plus soutenir.

Clotilde retomba en arrière, le visage calme, les yeux ouverts, et conservant aux lèvres ce vague sourire dont nous avons déjà parlé.

Elle avait cessé de souffrir et de vivre à l'instant même où le soleil disparaissait à l'horizon.

Le même soir, M. de Grandlieu installait dans son hôtel du faubourg Saint-Honoré l'orpheline, et la nourrice procurée par madame Angot.

Nous n'avons pas à nous occuper des années de l'enfance et de la première jeunesse de Germaine.

Elle grandit et se développa de corps et d'âme dans une chaude et vivifiante atmosphère de tendresse paternelle.

Jamais fille, en effet, ne fut entourée par son père d'une plus profonde, plus sérieuse et plus vigilante affection. Armand de Grandlieu, s'isolant presque entièrement du monde, s'absorba dans la contemplation et dans l'adoration de cette enfant bien-aimée.

Jamais aussi, hâtons-nous de le dire, enfant ne répondit mieux aux soins de toute nature qu'on lui prodiguait.

Germaine atteignit à peine sa dixième année, et déjà son intelligence vive et lumineuse était bien au-dessus de son âge ; déjà l'on pouvait apprécier la native bonté de son cœur, déjà son caractère se montrait doux et facile, et sa nature bienveillante et affectueuse, avec une certaine tendance à l'exaltation.

Sa beauté précoce promettait d'égaliser la beauté de sa mère, à laquelle, le savons, elle ressemblait beaucoup.

Le temps passait, l'enfant devenait jeune fille.

Des maîtres de premier ordre furent appelés à compléter son éducation. Elle mit à profit leurs enseignements d'une manière qui dépassait toutes les espérances.

Bref, lorsque Germaine eut seize ans, elle était véritablement une merveille, au triple point de vue des charmes de son visage, de la distinction de ses manières, de l'étendue de ses

talents, et les grâces exquis de sa personne atteignaient à peine le niveau de ses qualités morales ; les perfections de son cœur surpassaient celles de son corps.

Le marquis de Maucombe possédant une fortune considérable, Germaine, sa petite-fille et son unique héritière, devait, selon toute apparence, étes très-riche un jour.

Il n'en fut rien, et comment :

L'inflexible gentilhomme, nos lecteurs en ont eu la preuve, ne savait point pardonner.

Nous avons entendu l'un de ses valets répondre par son ordre, à la comtesse qui venait, mourante, implorer sa pitié :

— Je n'ai plus de fille !

Son impitoyable colère, son inexorable rancune, survécurent à celle qui les avait fait naître.

Armand de Grandlieu, quelques jours après la triste fin de Clotilde, essaya de le rapprocher de Germaine.

Il fut interrompu par ces mots :

— L'enfant du comte de Randal n'est pour moi qu'une étrangère. Je ne veux même pas savoir qu'elle existe, ne m'en parlez jamais !

Bientôt d'ailleurs, le marquis de Maucombe trouva le moyen de mettre une barrière infranchissable entre lui et les souvenirs du passé.

Malgré ses soixante-huit ans sonnées, il eut l'imprudente audace de se remarier ; il épousa une jeune fille bien née, mais absolument pauvre, très-jolie, très-coquette, très-ambitieuse et très-avide.

La nouvelle marquise avait consenti à prendre un mari presque septuagénaire, dans le but unique de conquérir une haute position et de s'assurer une grande fortune.

Elle mit en œuvre tous les moyens pour qu'aucune parcelle des biens immenses de M. de Maucombe ne pût lui échapper et aller à Germaine.

D'abord, au bout de dix mois de mariage tout au plus, elle donna un fils au marquis.

Aussitôt l'enfant venu au monde, la jeune femme s'occupa de démontrer au marquis qu'il fallait désormais songer exclusivement et sans retard à l'avenir de cet héritier de son nom, de ses armes et de son titre.

M. de Maucombe était convaincu d'avance, aussi les choses allèrent toutes seules.

On réalisa une forte partie de la fortune en vendant la plupart des domaines. Ceux que la jeune marquise désirait conserver furent grevés d'hypothèques apparentes, pour des sommes au moins égales à leur valeur réelle. L'hôtel du boulevard des Invalides lui-même passa, par un acte bien en règle, dans les mains d'un prête-nom de la jeune femme.

Celle-ci se conduisit d'ailleurs à merveille, lorsqu'elle eut dans les mains trois ou quatre millions. Naturellement son vieux mari se montrait fort épris de sa printanière et provocante beauté. Elle ne fit point la cruelle et rendit le baron absolument heureux, si heureux, qu'il en mourut au bout d'une année bien remplie.

Ce millionnaire ne laissait pas un sou ! On ne pouvait être déshérité d'une façon plus radicale que ne l'état Germaine.

M. de Grandlieu, en présence de cette situation, consulta des légistes qui, après examen de l'affaire, furent d'avis de plaider, mais en ajoutant que le résultat du procès leur semblait incertain.

Armand recula devant le tapage et les ennuis de ce procès, très-probablement inutile.

— A quoi bon ? se demanda-t-il. Germaine sera bien assez riche. N'est-elle pas ma fille ? Je lui laisserai ma fortune entière.

En conséquence la veuve du marquis de Maucombe ne fut point inquiétée dans la jouissance des biens énormes dont elle s'était si adroitement et si scandaleusement emparée.

Ces choses dites, et il était indispensable de les dire, revenons à l'intérieur de M. de Grandlieu.

Germaine avait atteint, puis dépassé sa seizième année.

A mesure que l'enfant devenait jeune fille, c'est-à-dire d'une

façon lente et par gradations insensibles, l'affection du vicomte s'était transformée sans que lui-même s'aperçut, dans l'origine, que sa tendresse, si longtemps toute paternelle, changeait absolument de nature.

III

Le vicomte Armand, disions-nous, n'avait pu vivre pendant des années près de cette ravissante enfant, touchante image de Clotilde, sans reporter sur elle à son insu la passion que la fille du marquis de Maucombe avait jadis allumée dans son âme.

Il se prit donc pour Germaine d'un profond amour, d'un de ces amours de vieillard pareils à l'incendie dans une vieille maison, dévorant tout, consumant tout et ne pouvant s'éteindre.

Et qu'on n'aille pas croire que les glaces de l'âge tempérèrent les ardeurs de cette passion. La régularité d'une vie pure avait prolongé bien au delà du terme habituel la jeunesse du cœur de M. de Grandlieu.

A partir du jour où la tendresse de l'amant remplaça l'affection du père, ce fut un amour juvénile, avec ses désirs, ses tristesses, ses rêves, ses jalousies et ses incertitudes.

Un moment arriva où le vicomte Armand, ne se sentant pas la force de supporter plus longtemps cette fièvre irritante, résolut, non sans un frisson d'inquiétude, de savoir à quoi s'en tenir sur les sentiments de sa pupille.

Nous disons *sa pupille* car, quoique bien dissemblable des Gérontes, des Bartholomées, des Arnolphes et des Sganarelles de la comédie classique, M. de Grandlieu était investi légalement de la tutelle de Germaine, tutelle qui, relativement aux affaires d'intérêt, constituait, nous ne l'ignorons pas, une véritable sinécure.

— Chère enfant, lui dit-il d'une voix un peu tremblante en s'efforçant de dominer son trouble, je voudrais avoir avec vous quelque minutes d'entretien sérieux.

— J'y consens d'autant plus volontiers que je suis, vous le savez, très-sérieuse, répliqua Germaine en souriant. De quoi s'agit-il, mon ami ?

— De votre avenir.

— S'il ressemble au passé que je vous dois, mon avenir ne me garde que du bonheur.

— Vous avez donc été heureuse jusqu'ici ?

— Je ne me souviens pas d'un seul nuage dans mon ciel bleu ! vous êtes si bon, vous êtes si tendre. Je vous aime tant, et vous m'aimez si bien.

Et la jeune fille, jetant ses bras autour du cou de M. de Grandlieu qui pâlit sous le choc de cette innocente caresse, l'embrassa sur les deux joues.

— Germaine, savez-vous votre âge ? reprit Armand après un silence, lorsque sa violente émotion se fut à demi calmée.

— Oui, j'ai plus de vingt ans. Pourquoi me demandez-vous cela, mon ami ?

— Le vicomte, au lieu de répondre, poursuivit :

— Ne vous êtes-vous pas encore dit que le moment approche où votre cœur va parler ?

— Vous croyez qu'il parlera ? fit curieusement la jeune fille.

— Je fais plus que le croire... J'en suis sûr... il parlera... si même il n'a déjà parlé.

Germaine se mit à rire avec une gaieté presque enfantine.

— Oh ! quant à cela, répliqua-t-elle, je vous affirme qu'il a gardé jusqu'à ce jour le plus complet silence.

— Est-ce bien certain ?

— M'avez-vous jamais entendue mentir ?

— Non, certes ! et je me suis mal expliqué. J'ai voulu dire que vous étiez une fille d'Eve, charmante entre toutes, et qu'il est des choses que les filles d'Eve se cachent volontiers à elles-mêmes.

Armand s'efforçait de déguiser, sous ce ton léger et frivole, sous cette forme futile, sous ces phrases de conviction qui n'étaient point son langage ordinaire, la profonde et douloureuse angoisse qui serrait sa gorge et séchait ses lèvres.

Germaine eut un nouvel éclat de son rire frais et argentin — Je ne sais pas comment agissent mes sœurs, les autres filles d'Eve, répliqua-t-elle, mais je sais à merveille que je ne cache rien, ni à vous, ni à moi.

— Ainsi vous êtes certaine, chère enfant, absolument certaine, que vous n'aimez personne ?

— Je ne dis pas cela !

— Quoi ! vous aimez ?

— De toute mon âme !

Armand sentit un frisson nerveux agiter son corps. Il lui sembla qu'il allait s'évanouir. La respiration lui manqua.

— Et, balbutia-t-il d'une voix décomposée, qui aimez-vous ? qui, donc ?

— Qui donc aimerais-je ? qui, si ce n'est, mon ami ?... vous seul ? s'écria la jeune fille en embrassant de nouveau M. de Grandlieu. Est-ce que vous doutez de ma tendresse ? Ah ! si cela était, je ne vous le pardonnerais pas !

En douter ? reprit Armand avec éclat. Oh ! non ! que Dieu m'en garde ! Oui, vous m'aimez, je le sais, je le crois, mais... comme une fille aime son père. C'est ainsi, n'est-ce pas ? Ainsi seulement ?

Germaine leva sur le vicomte ses grands yeux étonnés.

— En vérité, mon ami, fit-elle, je ne comprends pas vos questions. Vous me demandez comment je vous aime ? J'aime plus que personne, puisque je vous aime uniquement. Voilà tout ce que je sais, voilà tout ce que je puis dire.

Un flot de joie inouïe et d'espérance folle envahit le cœur de M. de Grandlieu.

— Cependant, murmura-t-il, mon âge.

— Que m'importe votre âge ? interrompit Germaine.

— Nous allons dans le monde, continua le vicomte, nous y voyons des jeunes gens, il serait naturel que vous ayez remarqué l'un d'entre eux.

— Ah ! non, par exemple ! non ! répliqua mademoiselle de Randal, ils me paraissent insupportable, je vous assure, ces petits jeunes gens. Je les trouve vaniteux, prétentieux, contents d'eux-mêmes, ridicule enfin de la tête aux pieds ! D'ailleurs ils se ressemblent tous et pas un, jusqu'ici, ne m'a paru trancher le moins du monde sur la monotonie de l'ensemble, sauf peut-être votre cousin, Georges de Tréjan. Il me plaît assez, celui-là : il m'amuse parce qu'il est artiste, suffisamment spirituel, tout à fait bon garçon et un peu mal élevé... Mais aussitôt qu'il n'est plus là je cesse de penser à lui, et j'apprendrais avec calme absolu que je ne dois jamais le revoir.

Germaine quitta son siège, alla prendre sur une table un volume relié en maroquin rouge et l'ouvrit.

— Qu'est-ce que ce livre ? demanda le vicomte très-surpris.

— C'est Molière.

— A quel propos ?

— Écoutez... Phrosine parlant à Harpagon lui dit : On lui voit dans sa chambre quelques tableaux et quelques estampes, mais que pensez-vous que ce soit ? Des Adonis, des Céphales, des Pâtris des Apollons ? Non : de beaux portraits de Saturne, du roi Priam, du vieux Nestor et du bon père Anchise sur les épaules de son fils. C'est de *Marianne* qu'il est question, mais ce pourrait être de moi. J'adore les cheveux argentés.

La jeune fille referma le volume et le remit en place.

Il y eut un nouveau moment de silence.

— Ainsi, Germaine, commença le vicomte, si je vous proposais...

Il hésita et s'interrompit.

— Quoi donc ? demanda l'orpheline,

— Je voulais parler, je n'ose plus.

— Osez, je vous en supplie ! Si vous me proposez ?

— D'enchaîner votre jeune vie à mon existence qui touche à son déclin, de cesser d'être fille, pour devenir ma femme.

Germaine fit un geste d'étonnement, mais aucune rougeur n'apparut sur ses joues. Elle était très-surprise ; elle n'était pas troublée.

— Votre femme ! répète-t-elle, moi ?

— Quo répondez-vous ?

Cette dernière question fut prononcée d'une voix si faible qu'elle était presque indistincte.

Germaine mit sa main dans la main du vieillard et dit sans hésiter :

— Je répandrais, mon ami, que j'accepte avec joie... avec reconnaissance. Je serais heureuse et fière de porter votre nom, et je crois que je le porterais dignement.

Un mois après cet entretien l'union d'Armand de Grandlieu et de mademoiselle de Randal était célébré avec pompe à la Madeleine, et André de San-Rémo recevait en plein cœur un coup de foudre en voyant celle qu'il adorait quitter l'église au bras de son mari.

Le vicomte, nous l'avons dit en son temps, ne sacrifia point à la coutume moderne ayant force de loi dans le high-life, et qui veut qu'on quitte Paris le jour de ses noces et qu'en passe les premières nuits de la lune de miel dans ses terres, ou, si l'on n'a pas de terres, dans des chambres d'auberge.

Il réunit après la cérémonie nuptiale ses plus intimes amis à un déjeuner qui se prolongea fort tard.

Germaine en faisait les honneurs, et nous devons ajouter qu'elle étonna beaucoup les convives de M. de Grandlieu par l'absolue liberté de son esprit, par le naturel parfait de son attitude exempte de toute embarras, et, de même que les gommeux réunis le matin sous le péristyle de ce temple grec qu'on nomme l'église de la Madeleine, ces hommes du monde se disaient :

— Ni trouble, ni embarras, ni rougeur ! La grâce aisée de tous les jours ! Innocence absolue en science un peu précoce ? C'est l'un des deux, mais lequel des deux ?

En somme, et quoi qu'il en fut, ou enviait fort le mari, car Germaine était adorable.

Armand, lui, savait bien à quoi s'en tenir.

Il connaissait Germaine pour n'avoir pas la certitude que son étrange aplomb venait de sa complète innocence, et il attendait l'heure de la certitude avec une impatience ardente, mêlée d'inquiétude vague et aussi d'un peu d'effroi.

Enfin les invités partirent en serrant la main de leur hôte d'une façon tout à la fois discrète et significative.

Germaine monta dans son appartement pour échanger contre un de ses vêtements habituels sa toilette de mariée, et vint rejoindre au salon Armand qui l'attendait, le cœur gonflé d'une émotion plus facile à comprendre qu'à dépeindre.

Elle entra, calme et souriante comme d'habitude, et dit en souriant :

— Je vais vous jouer, mon ami, cette mélodie de Schubert que vous aimez.

Puis, s'asseyant au piano, elle fit courir ses doigts gracieux sur les touches sonores.

Armand la regardait, debout à côté d'elle, et s'absorbait si bien en sa contemplation extatique que les accords échappés de l'instrument frappaient ses oreilles comme un bruit vague et dépourvu de sens.

Le feu des bougies noyait dans une sorte d'auréole enflammée la tête charmante de Germaine, faisant étinceler ses grands yeux et mettant en pleine valeur les transparences nacrées de son épiderme.

Elle se penchait un peu en arrière. L'étoffe tendue de sa robe dessinait la ligne élégante de ses épaules, dont aucun regard n'avait encore effleuré les secrets.

La jeune fille, en détachant elle-même et à la hâte le voile et les fleurs symboliques, s'était préoccupé fort peu du désordre qu'elle apportait dans le serviteur édifé de ses cheveux, disposés le matin par le plus illustre coiffeur de Paris.

Ce désordre donnait une grâce de plus à cette splendide chevelure dont il trahissait la richesse presque invraisemblable.

M. de Grandlieu dévorait du regard ces torsades soyeuses à demi défaites et d'où s'échappait un faible parfum, les contours de ce corsage voilé chastement, cette taille souple, ces bras exquis, ces mains patriciennes aux ongles roses, et il pensait :

— C'est à moi ! à moi, tout cela ! à moi cette jeunesse en fleurs ! à moi la sève de ce printemps, et cette divine beauté qui

signore ! Qui donc oserait dire que je suis un vieillard ? L'amour a transformé non être, l'amour fait couler dans mes veines toutes les flammes d'autrefois. Je porterais, comme Atlas, un monde sur mes épaules ! Je suis fort, et j'ai vingt ans !

Armand leva la tête avec un involontaire mouvement d'orgueil.

Une grande glace de Venise, placée juste en face de lui au-dessus du piano, lui renvoya son image et le fit tressaillir.

Il vit avec peine à reconnaître ce visage pâle qu'une chevelure neigeuse couronnait, et qu'encadraient des favoris blancs.

— Hélas ! murmura-t-il, saisi d'un découragement immense. Mais l'éclair revint à ses yeux, et presque en même temps il ajouta :

— Qu'importe ?

V

— Germaine... murmura le vieillard

La jeune femme leva la tête, et la mélodie commencée s'éteignit brusquement sous ses doigts immobiles.

— Mon ami ? fit-elle en regardant son mari de bas en haut.

— Causez, voulez-vous ? continua M. de Grandlieu.

— Vous avez assez de musique, n'est-ce pas ? demanda la jeune fille en souriant.

— Oui. Vous savez combien j'aime votre talent, mais, ce soir, j'écoute mal.

— Que ne le disiez-vous plus tôt ? Me voici toute à vous.

Elle quitta son siège et referma le piano.

Armand, la tenant la main, la conduisit doucement à un canapé, la fit asseoir et s'assit lui-même auprès d'elle, en mettant dans cette action si simple une nuance de solennité qui surprit un peu Germaine.

— C'est donc un entretien sérieux que nous allons avoir ? reprit-elle en souriant de nouveau.

— Oui, sérieux, très-sérieux.

Le vicomte, après avoir hésité pendant une seconde, poursuivit :

— Vous êtes-vous rendu compte, chère enfant, du grand changement survenu dans votre position depuis quelques heures ?

— Sans aucun doute. Mais ce changement, mon ami, est plus grand en apparence qu'en réalité...

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que ce matin j'étais votre fille, et que ce soir je suis votre femme. On m'appelait *mademoiselle*, on m'appellera *madame*. Je me nommais Germaine de Randal. Je me nomme à présent la vicomtesse Armand de Grandlieu, ce qui est un nom bien beau. Voilà pour le changement ; quant au reste les choses restent identiques, puisque je ne quitterai pas la maison où j'ai grandi ; puisque j'y vivrai toujours près de vous, qui serez bon pour moi demain comme vous l'étiez hier ; puisque enfin je garderai pour vous cette tendresse infinie dont j'ai pris la douce habitude. Tout cela est vrai, n'est-ce pas ?

— Oui, et non, répondit le vicomte d'une voix altérée, la modification qui s'est faite dans notre existence à tous deux est plus profonde que vous ne paraissez le croire. Votre situation nouvelle vous impose des devoirs nouveaux.

— Lesquels ? Faites-les-moi connaître, mon ami... Vous me trouverez prête à les remplir, vous n'en doutez pas.

— Ce matin, agenouillée près de moi devant le prêtre qui nous bénissait, continua M. de Grandlieu, vous avez juré à Dieu d'obéir à votre mari.

— J'obéirai à mon mari comme j'obéissais à mon tuteur, ou plutôt à mon père, et ce sera joyeusement, vous le savez bien, vous en êtes sûr.

— Germaine, je ne suis pas votre père, fit Armand avec une involontaire amertume.

— Sans doute, mais depuis les jours lointains où vous me teniez, toute petite, sur vos genoux ou dans vos bras, vous avez eu pour moi sans cesse un cœur vraiment paternel, et je ne l'oublierai jamais, et j'ai beau être votre femme, je suis

encore plus votre fille. Laissez moi ce titre si doux. En existe-t-il de plus charmant ? En est-il un qui commande une affection plus tendre et plus reconnaissante ?

Le vieillard, oppressé, tremblant, baissa les yeux sans le vouloir sous le regard lumineux, candide et ferme, qui la nouvelle vicomtesse attachait sur lui.

— Entre l'affection filiale et la tendresse imposée par le mariage, balbutia-t-il, il y a un abîme. Ce n'est plus un père qu'il faut voir en moi.

— Qu'est-ce donc, alors ?

— C'est un mari.

— Je comprends mal. Vous établissez une distinction subtile dont le sens m'échappe, je l'avoue. Je vous aime de toute mon âme. Je vous aime d'une tendresse exclusive puisque je n'aime que vous au monde. Comment pourrais-je vous aimer plus ?... Comment pourrais-je vous aimer autrement ? Éclaircissez-moi.

M. de Grandlieu sentit un frisson courir sur sa chair.

Où trouver des paroles assez obscures pour ne point blesser les pudeurs adorables de cette vierge, et en même temps assez claires pour être comprises ? Fallait-il déchirer d'une main audacieuse le voile qui cachait à cette divine innocence les brutales réalités dont elle ne soupçonnait pas l'existence ?

Le vicomte n'en eut pas le courage et ressentit une douleur aiguë, mêlée d'une sorte de colère.

Allons, se dit-il, elle m'a trompé sans le vouloir, ou plutôt je me suis trompé moi-même ! J'ai cru, dans mon délire, que pouvant adorer encore je pouvais être aimé ! Les ardeurs folles de mon sang m'ont fait oublier tout ! Vieilles maudites, à quoi es-tu bonne ? Si je n'étais pas un vieillard, cette enfant m'interrogerait-elle ainsi ? Les instincts de sa jeunesse lui parleraient pour moi. Ses vingt ans la pousseraient dans mes bras.

Et tandis qu'Armand se disait ces choses, Germaine, étonnée et curieuse, continuait à le regarder bien en face, attendant une réponse.

— Pourquoi gardez-vous le silence, mon ami ? demanda-t-elle au bout d'une minute, voyant qu'il se taisait toujours. Vous paraissez ému, triste et presque irrité. Ce ne peut être contre moi, qui n'ai rien fait de mal. Qu'avez-vous donc ? Répondez-moi, je vous en prie. Êtes-vous souffrant ?

— Je ne suis pas souffrant, murmura le vicomte, mais je suis ému, c'est vrai, un peu triste, et très-inquiet.

— Triste ? inquiet ? répéta la jeune fille.

— Oui.

— Est-ce à cause de notre mariage ?

— Oui, à cause de lui...

— Vous le regrettez ? demanda vivement Germaine.

— Non pour moi, grand Dieu ! mais pour vous.

— Comment pouvez-vous regretter une chose qui me rend heureuse ?

— Cette chose qui vous rend heureuse aujourd'hui, peut-être, dans un temps prochain, ne pourrez-vous me la pardonner !

Germaine fit un geste de stupeur.

Elle allait parler, M. de Grandlieu ne lui en laissa pas le temps.

— J'ai commis une faute, reprit-il, une faute à laquelle, par malheur, vous m'avez trop encouragé. J'ai oublié mon âge que vous semblez oublier vous-même. J'ai enchaîné, par d'indissolubles liens, votre printemps radieux à mon automne presque flétri. Je ferais mieux de dire, hélas ! à mon hiver déjà commencé.

— Mais non ! s'écria Germaine. Mais non, ne dites pas cela ! C'est mal de m'affliger ainsi ! Regardez, voilà que je pleure. Pourquoi vous souvenez-vous de votre âge ? Est-ce que je m'en souviens, moi ? Est-ce que j'y pense ? Quand vous m'avez fait le grand honneur de m'offrir votre nom, ne vous ai-je pas librement et sincèrement répondu que je serais joyeuse et fière de le porter, que je vous aimais de toute mon âme et que, dans le monde entier, je ne pourrais aimer que vous ? Ce que je pensais alors, je le pense de même aujourd'hui, je le pense encore davantage. Je suis joyeuse et je suis fière. Donc ne m'attristez point par d'inutiles regrets, ou bien je vais croire, mon ami, que c'est vous qui ne m'aimez plus.

— Ne plus vous aimer ! balbutia le vieillard avec une sorte d'égarément ne plus vous aimer ! répéta-t-il, ah ! je ne vous aime que trop !

— C'est impossible fit la jeune fille, et trop c'est tout au plus assez, puisqu'il faut m'aimer doublement désormais, et comme père et comme mari.

— Son père ! pensa M. de Grandlieu, toujours son père !

Germaine appuyant sa tête avec une innocente et dangereuse coquetterie sur l'épaule d'Armand dont ses cheveux effleuraient la joue, poursuivit :

— Obéissez à celui qui a juré de vous obéir. Prouvez-lui que vous ne regrettez pas. Soyez heureuse puisqu'elle est heureuse souriez-lui comme de coutume et appelez madame la vicomtesse de Grandlieu, plus que jamais, *votre enfant chérie*.

En même temps Germaine pressait dans ses deux petites mains la tête de son mari, et lui donnait sans compter ces baisers francs et sonores qu'une fille prodigue à son père.

M. de Grandlieu, aussi blanc que la batiste de sa chemise, bouleversé jusque dans les profondeurs de son être par cette caresse inconsciente qui le brûlait, comprenait bien que si ses lèvres, en ce moment, touchaient l'épiderme de la jeune fille, il cesserait d'être maître de lui-même, se leva d'un mouvement si brusque, et le visage si décomposé, que Germaine le regarda avec étonnement et presque avec effroi.

— Qu'avez-vous, mon ami ? murmura-t-elle je ne vous reconnais plus.

— Un étourdissement, répondit le vicomte d'une voix brisée.

— Mon Dieu !

— Ce n'est rien, mais j'ai besoin d'air.

Il se dirigea en chancelant vers une croisée.

— Appuyez-vous sur mon bras, fit la jeune fille. Appuyez-vous, je vous en supplie.

— Non, merci, je vous répète que ce n'est rien.

Stupéfaite de se voir ainsi repoussée, mais attribuant cet inexplicable caprice au malaise soudain du vieillard, Germaine le devança et ouvrit la fenêtre.

Il avait plu dans l'après-midi. La soirée était presque fraîche. Une brise légère, traversant les feuillages des arbres des Champs-Élysées, arrivait par bouffées molles et se chargeait du parfum faible et doux des fleurs du jardin de l'hôtel.

M. de Grandlieu baigna son front brûlant dans ce courant embaumé ; au bout de quelques minutes il sentit un calme relatif remplacer l'exaltation passagère qui s'était emparé de lui, et il se retourna en souriant.

— Vous avez eu peur, mon enfant ? demanda-t-il.

— Oui, un peu, mais sans raison, puisque vraiment ce n'était rien. Enfin, c'est fini, n'est-ce pas ?

— Presque fini, oui. Je vais vous quitter pour une heure, et dans une heure il ne restera nulle trace de cet étourdissement si mal à propos venu.

— Vous savez, mon ami, qu'il est tard, fit Germaine.

Neuf heures à peine. Songeriez-vous à vous retirer déjà ?

— J'y songe beaucoup, répliqua la jeune fille.

— Vous n'avez pas l'habitude, ce me semble, de regagner votre appartement de si bonne heure.

Germaine égrena les perles de son rire enfantin.

— On ne se marie pas tous les matins ! s'écria-t-elle, heureusement ! Car si le mariage est une joie, c'est en même temps une grande fatigue. La toilette, la cérémonie, les compliments sans fin, les saluts, les sourires, les phrases banales qu'il faut écouter et auxquelles il faut répondre, le déjeuner presque interminable, tout cela, c'est beaucoup. Enfin je suis brisée, et, tranchons le mot, j'ai sommeil.

La nouvelle mariée fit une belle révérence, gracieuse et comique à la fois, en ajoutant :

— Monsieur le vicomte veut-il permettre à madame la vicomtesse Armand de Grandlieu d'aller dormir ?

— Certes, je le permets.

— Grand merci ! Souhaitez-moi le bonsoir alors, et embrassez-moi.

— Non, pas en ce moment.

— Pourquoi ?
 — Quand votre toilette de nuit sera faite, j'irai dans votre chambre causer encore un instant avec vous.
 — Dans ma chambre ? répéta Germaine étonnée.
 — Sans doute.
 — Mais vous n'y venez jamais le soir.
 — Les plus simples convenances m'interdisaient d'en franchir le seuil.
 — Et maintenant ?
 — Tout est changé depuis ce matin. Mon privilège de mari m'en ouvre la porte au grand large.
 — Eh bien ! puisqu'il en est ainsi, venez donc, je vous attendrai. Mais, si j'ai les yeux un peu gros, vous saurez que c'est de sommeil.

Et Germaine s'éloigna, vive et légère, point du tout endormie, en envoyant du bout des doigts des baisers au vieillard.

M. de Grandlieu resté seul, au lieu de remonter chez lui ainsi qu'il venait de le dire quelques instants auparavant, se laissa tomber sur un siège. Son visage toujours pâle exprimait une angoisse immense, symptôme irrécusable du combat qui se livrait en lui-même.

Ses lèvres remuaient et par instants, presque tout haut, prononçaient des mots entrecoupés.

— Cette tentative, balbutia-t-il, à quoi bon ? Oserais-je ? Non, je n'oserai pas, je le sens. Tant d'innocence m'épouvante. Qu'ai-je fait ? Malheureux, et surtout insensé ! Eh bien ! je n'irai pas. Pauvre Germaine, quelle destinée ! Et la mienne ? Mais pourquoi ? qui sait ? Si elle allait m'aimer plus tard. C'est mon droit, après tout ! J'ai.

Le vicomte se leva et sortit du salon avec l'attitude ferme d'un homme dont la résolution est prise.

V

Avant de se diriger vers l'appartement de Germaine, Armand rentra chez lui.

Son valet de chambre l'attendait.

— Vous pouvez vous retirer, je n'ai pas besoin de vous, lui dit-il.

M. de Grandlieu n'avait point quitté, depuis la cérémonie du matin, l'habit noir et la cravate blanche.

Il se débarrassa rapidement de ce costume de mariage ou de soirée, revêtit une chemise de foulard blanc, un pantalon large de flanelle, et un veston de velours noir.

Ainsi vêtu, avec sa distinction patricienne, sa taille haute et droite dont aucun embonpoint fâcheux n'altérait l'élégance, et son visage jeune encore malgré la chevelure argentée qui le couronnait, il était véritablement très beau.

Il jeta sur une grande glace un regard inquiet, presque suppliant, et poussa un long soupir.

— Ah ! murmura-t-il, comme je donnerais joyeusement les trois quarts de ma fortune et, s'il le fallait, ma fortune entière à qui pourrait m'enlever vingt ans !

Son cœur battait à coups pressés. Un vague bourdonnement emplissait son cerveau, pareil au bruit lointain de la mer se brisant sur les grèves.

Il alluma un bougeoir et dit tout haut : *Allons !* du ton résolu d'un soldat qui va marcher à l'ennemi.

Pour la première fois, ce jour-là, Germaine avait quitté, non sans en éprouver quelque regret, sa chambre de jeune fille.

Elle était rentrée en possession, comme Armand le désirait, de l'appartement splendide habité successivement par toutes les vicomtesse de Grandlieu.

Ce luxe grandiose dont elle avait l'habitude depuis son enfance ne pouvait l'étonner, mais elle trouvait trop vaste la haute chambre à coucher dont les angles se noyaient dans l'ombre, lorsque huit bougies seulement orlaient sur la cheminée. Le lit immense, à estrade et à baldaquin, lui paraissait trop monumental et trop imposant.

— Sous ces rideaux lourds, pensait-elle, on doit faire des rêves aussi solennels qu'un menuet à la cour du Roi-Soleil.

Ah ! que j'aimais bien mieux ma chambrette blanche et bleue, pleine de faïences joyeuses et d'amusants magots de la Chine ! Si mon mari me le permet, ceci sera le loisir d'apparat et je reprendrai ma cellule.

Moitié sérieuse, moitié souriante, Germaine, enveloppée dans un peignoir blanc d'une richesse superlative et d'un goût irréprochable, se disait ces choses tandis que sa camériste s'apprêtait à la coiffer pour la nuit devant la toilette duchesse d'un grand cabinet dont la porte ouverte laissait voir les splendeurs de la chambre à coucher.

L'admirable chevelure de la jeune fille ruisselait sur ses épaules comme un manteau soyeux.

On frappa doucement à l'huis de la pièce voisine.

— Qui est là ? demanda Germaine.

— Moi... répondit Armand en ouvrant. On peut entrer, je pense ?

— Attendez une minute, mon ami, je vous en prie, répliqua la fille de Clotilde de Randal.

— Pourquoi faut-il attendre ?

— Je suis toute décoiffée.

— Qu'importe !

Et M. de Grandlieu franchit le seuil du cabinet de toilette. Germaine rougit un peu.

— Hâtez-vous, Mariaunc... fit-elle.

La femme de chambre saisit à deux mains les longs cheveux flottants, les tordit comme un câble d'or, les roula autour de la tête de sa jeune maîtresse, les flxa par un peigne d'écaille blonde, et sur un signe du vicomte se retira discrètement, sans même demander si madame la vicomtesse n'avait pas d'ordres à lui donner.

Aussitôt que cette fille fut sortie, Germaine leva les yeux vers Armand, mais elle les baissa aussitôt, avec un embarras instinctif dont elle ne se rendit pas bien compte.

Elle trouvait aux regards de M. de Grandlieu une expression qu'elle ne leur avait jamais vue. Il lui semblait qu'en se fixant sur son visage ces regards l'inondaient d'un double jet de feu.

Armand lui prit la main.

Elle tressaillit. L'épiderme du vieillard lui causait, en touchant sa chair, la sensation d'une brûlure.

— Mais, mon ami, s'écria-t-elle, vous avez la fièvre ! une fièvre ardente.

— Oui, balbutia M. de Grandlieu, peut-être.

— Il faudrait un médecin... je vais donner l'ordre.

Elle fit un mouvement. Armand s'arrêta.

— Gardez-vous d'appeler, dit-il, ce n'est pas la science qui peut guérir le mal dont je souffre...

— Qu'est-ce donc ?

Au lieu de répondre à cette question, le vicomte passa sous son bras le bras de la jeune fille.

— Venez... murmura-t-il.

— Où ?

— Dans votre chambre.

Germaine le suivit docilement.

En face du lit magnifique dont nous avons parlé se trouvait une *psyché* du dix-huitième siècle, très-curieuse.

Un *Indien* et une *Indienne* en bois doré, portant pour tous vêtements un diadème et une ceinture de plumes, deux enfin de ces bons Indiens rococos de haute fantaisie, comme on en trouve dans les gravures des *Incas* de M. de Marmontel, soutenaient un grand miroir de Venise dont le cadre, ciselé plus qu'un bijou, offrait à son couronnement des tourterelles se becquetant et de petits amours décochant des flèches mignonnes.

M. de Grandlieu amena Germaine auprès de cette *psyché*, vis-à-vis de laquelle il s'arrêta.

— Vous voulez savoir d'où vient ma fièvre ? lui dit-il d'une voix si tremblante qu'elle était presque méconnaissable. Regardez dans ce miroir... Qu'y voyez-vous ?

— Mon image... répliqua la jeune fille, très-étonnée de cette question et surtout de la manière dont elle était faite.

— Oui, votre image, poursuivit impétueusement le vicomte, votre image qui m'agite... qui me trouble. Regardez, Germaine !

Regardez encore ! Voyez combien vous êtes belle, et comprenez enfin à quel point je vous aime !

— Il vous plaît de me trouver belle... fit la nouvelle mariée en souriant. Tant mieux si vous avez raison, mais ce que votre indulgence veut bien appeler ma beauté n'est pour rien dans la tendresse que depuis si longtemps vous éprouvez pour moi. Qu'importe à l'affection d'un père que sa fille soit laide ou jolie ? Vous m'aimez, moi croyant jolie. Si je ne l'étais pas, m'aimeriez autant.

— Non ! s'écria M. de Grandlieu. Non ! pas de la même façon ! Ne me répétez plus que vous êtes ma fille ! Il n'y a entre vous et moi d'autres liens que ceux du cœur, qui me donnent à vous, et ceux de la loi, qui vous donnent à moi, car vous m'appartenez ! Oui, devant Dieu et devant les hommes, vous m'appartenez tout entière.

— Je vous appartiens ! répéta Germaine, émue et presque effrayée de cette violence de langage, je vous appartiens... Comment ?...

— Comme la femme appartient au mari ! sans restriction !

— Je comprends mal...

— A quoi bon comprendre ? Le livre de la vie, à chacune de ses pages, renferme d'insondables mystères... On ne les comprend pas, et pourtant la vie suit son cours... Germaine, ma Germaine bien-aimée, vous pour portez mon nom... vous êtes mon bien. Vous savez de quel immense et tendre respect je vous ai entourée sans cesse... Ce respect ne peut que grandir. Si je vous parais l'oublier, dites-vous que vous vous trompez. Fermez les yeux, Germaine, et, sans défiance comme sans terreur, croyez à la parole, de celui qui vous aime...

M. de Grandlieu, en parlant ainsi d'une voix basse et vibrante, avait enveloppé de ses deux bras la taille souple et flexible de sa femme.

— Lâchez-moi, mon ami, lâchez-moi, je vous en supplie ! balbutiait-elle, vous me faites peur !

Il est un mot qui, dans les grands périls, vient à la bouche des jeunes filles comme y vient le nom de Dieu. Ce mot, c'est un appel à leur mère, même quand elles n'ont pas connu celle dont elles invoquent l'assistance.

— Ma mère, cria Germaine ; oh ! ma mère.

Armand, frissonnant, s'arrêta.

Il lui sembla soudain qu'entre lui et cette enfant révoltée, se glissait l'image pâle de la comtesse de Randal.

Il avait fait à l'agonisante le plus sacré de tous les serments, il avait dit, la main étendue sur Germaine :

— S'il faut abandonner pour elle ma part des joies de ce monde, je l'abandonnerai, je le jure ! S'il faut souffrir pour éloigner d'elle une souffrance, s'il faut me sacrifier pour lui éviter un sacrifice, je souffrirai et je me sacrifierai, je le jure !

Il avait juré cela ! maintenant...

— J'ai menti à une morte ! pensa-t-il.

Il rendit la jeune fille à la liberté en murmurant :

— Pardonnez-moi.

Le premier mouvement de Germaine fut de se jeter en arrière et de s'enfuir, mais elle leva les yeux sur Armand, elle vit son visage inondé de larmes, elle comprit que la crise bizarre, effrayante, inexplicable pour elle, était finie et ne recommencerait pas ; la pitié tendre remplaça sans transition la terreur, et, prenant à son tour la main de son mari, elle lui demanda de sa voix la plus douce :

— Pourquoi pleurez-vous, mon ami ?

— Parce que je viens d'être coupable envers vous, répondit Armand, très-coupable, et que sans doute vous n'allez plus m'aimer.

— Ne plus vous aimer ! répéta Germaine. Vous savez trop que c'est impossible ! Tant que battra mon cœur, il sera tout à vous.

— Bien vrai ?

— Ah ! vous n'en doutez pas !... Mais que s'est-il passé ? Je n'ai pu comprendre. Qu'aviez-vous ?

— Un instant de folie... la fièvre... Vous l'avez vu tout à l'heure vous-même.

— Une fièvre ardente. Oui... L'avez-vous encore ?

— Beaucoup moins, je crois.

Germaine appuya le doigt sur le poignet d'Armand.

— C'est vrai, beaucoup moins, dit-elle.

— Et plus du tout quand vous m'aurez pardonné.

La jeune fille se mit à rire et répondit :

— Je ne puis pardonner. Je ne me souviens plus.

— Merci, répliqua M. de Grandlieu. Dormez d'un bon sommeil, MA FILLE... et à demain.

Il embrassa Germaine sur le front, et, sans se retourner, il quitta lentement la chambre.

VI

Armand-Roger, vicomte de Grandlieu, le loyale descendant des loyaux chevaliers qui mouraient pour le *foi jurés*, venait de tenir le serment fait à Clotilde de Randal expirante.

Le sacrifice était accompli.

Il aimait Germaine avec toute la fougue, avec toute l'énergie d'un cœur de vingt ans. Germaine lui appartenait de par la loi de Dieu et de par la loi des hommes ; il pouvait dire : — *Je suis maître !* Il ne le dirait pas et Germaine, dans l'avenir, serait sa fille et rien que sa fille.

Nos lecteurs savent maintenant pourquoi le nimbe de la virginité rayonnait au front de la vicomtesse, et pourquoi le vicillard devenait un peu pâle chaque fois que l'adorable enfant, sa femme, lui faisait une caresse innocente, lui donnait un chaste baiser.

Armand souffrait beaucoup, mais il souffrait avec héroïsme, et personne au monde, personne et surtout Germaine, ne pouvait soupçonner la profondeur de cette blessure si bien dérobée à tous les regards.

Nous voici désormais absolument en règle avec le passé.

Rejoignons madame de Grandlieu que nous avons laissée cachant dans ses deux mains son visage baigné de larmes, au moment où le vicomte s'éloignait pour aller chercher à la station prochaine André de San-Rémo, qu'elle aimait.

A mesure que le moment du retour devenait plus proche, les pleurs de Germaine se séchaient ; elle avait laissé retomber ses mains sur ses genoux ; son regard vague et presque égaré se fixait sur un point qu'elle ne voyait pas, comme si une sorte de folie soudaine se fût emparée de son esprit.

C'est qu'en effet la pauvre Germaine se sentait devenir folle à la pensée que, dans peu d'instants, elle allait se trouver en face du jeune homme qu'elle n'avait pas revu de puis la soirée funeste dont nous avons raconté les incidents.

Elle se demandait avec angoisse comment André oserait lui adresser la parole et comment elle oserait lui répondre,

L'altération de leurs traits, le tremblement de leurs voix ne trahiraient-ils pas fatalement l'écrasante émotion qui les dominerait l'un et l'autre ?

Ne suffirait-il pas d'un coup d'œil à M. de Grandlieu pour comprendre qu'il y avait entre eux un secret ?

Or (nous croyons l'avoir déjà dit) plutôt que de voir ce secret connu ou seulement soupçonné par son mari, Germaine aurait préféré cent fois mourir.

Le vicomte et son hôte devaient arriver à cinq heures.

Les trois quarts sonnèrent à l'hologé du château.

Une lueur se fit dans le chaos des idées de la jeune femme. L'entrevue fatale était imminente, il fallait être prête, il fallait imposer le calme à son front, il fallait porter un masque, — il fallait mentir, il fallait tromper.

Germaine se leva brusquement et se regarda dans une glace.

La pâleur de ses joues, la rougeur de ses yeux lui causèrent une véritable épouvante.

L'innocente coupable crut lire tout le poème de l'amour défendu sur sa figure bouleversée.

Elle gagna son appartement, rajusta les torsades et les nattes de sa chevelure où ses petites mains nerveuses et crispées avaient mis le désordre, baigna ses yeux avec de l'eau fraîche,

et, pour effacer les dernières traces de ses larmes, passa sur ses joues une houppie à poudre de riz dont son épiderme, velouté comme celui d'une pêche mûre, lui rendait habituellement l'usage inutile.

Quand elle eut pris ces soins indispensables, tous les indices du terrible orage intérieurs qu'elle venait de subir avaient à peu près disparu.

Il était temps.

Cinq heures sonnaient, le trot rapide et cadencé des poneys, le bruit des roues, les grelots tapageurs des postières du petit omnibus retentissaient à une faible distance.

Germaine s'approcha d'une fenêtre et regarda à la dérobée.

Le panier franchissait la grille de la cour d'honneur. M. de San-Rémo était assis à côté d'Armand de Grandlieu.

Pendant quelques secondes le cœur de la jeune femme cessa littéralement de battre.

—Allons, se dit-elle, il faut descendre. En aurai-je la force ? En aurai-je le courage ? Il me semble que je vais mourir.

Chancelante, elle quitta sa chambre, mais par un phénomène que nous ne nous chargeons pas d'expliquer (quoiqu'il ne soit point sans exemple) à mesure qu'elle descendait les marches, en s'appuyant à la rampe de fer forgé, elle sentait l'énergie lui revenir.

Certains périls, tout à fait effrayants quand on les envisage de loin, paraissent bien moins redoutables lorsqu'on les regarde de près.

Il en fut ainsi pour Germaine et pour San-Rémo car le jeune homme, pendant la dernière heure de son voyage en chemin de fer et pendant le trajet de la station au château, n'avait pas éprouvé un effroi et une agitation beaucoup moindres que l'agitation et l'effroi de madame de Grandlieu.

Ils se rencontrèrent à l'entrée du salon.

—Chère Germaine, dit Armand d'un ton joyeux, voici l'ami que nous attendions. Affirmez-lui comme moi, (ce dont il n'a d'ailleurs pas le droit de douter) qu'il est le bienvenu dans votre maison.

La fille de Clotilde de Randal leva les yeux sur André et lui trouva le visage ému, mais d'une émotion toute naturelle que le paternel accueilli du vieillard expliquait et justifia largement.

—Certes, monsieur le marquis, dit-elle d'une voix qui ne tremblait qu'à peine, l'hôte de mon mari peut et doit compter ici sur une affectueuse hospitalité. Tout ce qui dépendra de nous pour lui rendre doux et salutaire le séjour de Grandlieu sera fait, soyez-en certain.

—Merci, madame, répondit ou plutôt blutia André, plus troublé que la jeune femme. Merci du fond du cœur. Cette bienveillante réception me touche si profondément que je ne puis, en vérité, exprimer tout ce que j'éprouve.

—Nous le savons, Germaine et moi, interrompit le vicomte en souriant, faites donc très vite, l'un et l'autre, au formulaire que vous employez depuis un instant ! Quand on va vivre à la campagne pendant des semaines, sous le même toit, une camaraderie fraternelle est chose indispensable. Donnez-vous donc la main, mes enfants, car n'êtes-vous pas mes enfants tous les deux ?

André ne fit pas un mouvement.

Germaine hésita ; mais, après une seconde, elle tendit la main droite.

San-Rémo la prit, dégantée et frémissante, et, s'inclinant, avec respect, il approcha de ses lèvres qui effleuraient à peine.

—Ceci manque peut-être encore un peu de naturel, dit le vicomte avec un nouveau sourire. Ce n'est pas tout à fait la bonne poignée de main comme je la comprends, bien cordiale et bien franche, à l'anglaise ! La galanterie mondaine y tient infiniment trop de place, mais demain ce sera mieux, et petit à petit la douce intimité viendra. Avant la fin du mois on vous étonnerait beaucoup, vous verrez, si l'on venait vous dire que vous n'êtes point frère et sœur.

Armand, s'adressait à Germaine, ajouta :

—Notre cher hôte doit avoir un appétit de convalescent... A quelle heure dînerons-nous, mon ami ?

—A six heures précises, répondit la jeune châtelaine.

—Il en est cinq passées, c'est parfait. Mon cher André, je vais vous conduire à l'appartement où vos bagages sont installés déjà. Vous y pourrez quitter votre costume de voyage et vous habiller pour dîner. Mais point de gilet en cœur ! point d'habit noir ! pas le moindre Gardénia ! Que ce soit chose admise en principe entre nous. Oubliez Paris tout à fait, et, quand nous serons seuls, soyez un campagnard avec des campagnares.

San-Rémo s'inclina de nouveau devant madame de Grandlieu et suivit le vicomte.

—Comme c'est bizarre ! pensa Germaine restée seule. Sa présence, que je redoutais tant, vient de m'apporter le calme. Pourquoi donc ces folles terreurs qui me faisaient si malheureuse et qui me rendaient à demi folle ? Il est là, et je n'ai pas peur. Il me voit, et rien ne decele chez lui le trouble auquel je m'attendais. On croirait qu'il ne se souvient plus de ce qui s'est passé, et peut-être ne se souvient-il plus en effet, peut-être ne se souvient-il que des paroles vagues dictées par le délire, et, comme le délire, ne laissant de traces ni dans l'esprit ni dans le cœur. Ah ! si Dieu permettait que je me sois trompée. Si j'avais, en mon égarement, combattu des fantômes, si André ne songeait point à moi et si je n'éprouvais pour lui rien qui ressemble à de l'amour, si je n'étais coupable enfin que d'une illusion, qu'elle paix ! quel repos ! quel bonheur ! S'entendre dans la raison et dans la vérité, m'endormir chaque soir la conscience pure et l'âme tranquille, ce serait le ciel ! Et cela doit être ! Cela peut-être ! Je veux que cela soit !

Pauvre Germaine qui disait : *Je veux !* et qui le disait de bonne foi ?

Enfant innocente et chaste, trop vite rassurée, elle ignorait combien est faible la volonté la plus forte d'une femme quand le cœur parle à son tour, et quand à son tour il dit : *Je veux !* Il serait difficile et surtout il serait trop long de donner à nos lecteurs une idée exacte de la confusion des pensées de San-Rémo, lorsqu'Armand se fut retiré après l'avoir mis en possession de l'appartement du Paradis-perdu.

Donc nous nous contenterons d'analyser très-rapidement ce qui se passait en lui.

A la suite de la visite insensée de Germaine à l'hôtel de la rue de Boulogne, André s'était cru fermement aimé, et les affirmations si positives du baron de Croix-Dieu, dont l'expérience en ces matières ne se pouvait révoquer en doute, n'avaient pas peu contribué à lui donner cette certitude.

En conséquence il s'attendait à un trouble effroyablement compromettant de la jeune femme, quand arriverait la minute de leur première entrevue.

Nous assistions à cette entrevue ; nous savons de quelle manière posée et presque froide s'y passèrent les choses.

L'absence à peu près complète de ce trouble qu'André, dans son féroce égoïsme d'amoureux, espérait autant qu'il le redoutait, lui causa une profonde déception.

Il ne comprenait rien à l'attitude de Germaine.

Bien certain que cette dernière ne pouvait avoir oublié le cri de passion échappé de ses lèvres quand elle était apparue à son chevet, et maintenant la voyant si calme, il se trouvait à l'improviste en présence d'une double énigme.

—Si Germaine, se disait-il, m'a pardonné mon involontaire offense ; si, connaissant tout mon amour, elle n'a point empêché son mari de me recevoir, c'est qu'elle m'aime ! Comment en douter ?

—Mais alors quel prodigieux empire a donc sur elle-même cette étrange enfant, et comment peut-elle contraindre ainsi son visage à ne rien trahir des secrets de son âme ?

—Si, au contraire, elle ne m'aime pas, si sa glaciale et dédaigneuse indifférence la défend contre moi, elle ne peut considérer mon amour que comme un outrage, mon fol aveu que comme un déni de respect, et loin d'accueillir avec bienveillance sous son toit l'insolent dont les regards montent jusqu'à

elle, elle doit logiquement et inflexiblement lui fermer à jamais sa porte.

“ Or, me voici son hôte.

“ Que se passe-t-il donc dans ce cœur, et qui m'expliquera l'insoluble problème ? ”

André se posait cette question. Hâtons-nous d'ajouter qu'il ne se répondait pas et que de plus habiles, de mieux versés que lui dans la connaissance de ce sphinx qui s'appelle la femme, auraient été peut-être aussi embarrassés qu'il l'était.

La lumière absolue devait elle tarder longtemps à briller dans les profondeurs de ces deux cœurs pleins d'obscurité ?

Nous le saurons bientôt.

VII

Quinze jours environ après son installation au château de Grandlieu, André de San-Rémo, montant à cheval vers les deux heures de l'après-midi, prit au petit galop de chasse le chemin de la station où le vicomte Armand était venu l'attendre au moment de son arrivée.

Il allait jeter dans la boîte du chemin de fer une lettre à l'adresse de M. de Croix-Dieu.

Cette lettre donnant sur deux des principaux personnages de ce récit des renseignements utiles, nous allons la reproduire, en sollicitant l'indulgence de nos lecteurs pour le négligé de certaines phrases.

André n'était point un styliste et c'est à peine, d'ailleurs, s'il avait relu son épître avant de la mettre sous enveloppe.

Enfin, telle quelle, la voici.

“ J'ai reçu hier vos quelques lignes, monsieur le baron, et, comme vous voyez, je ne perds pas de temps pour y répondre.

“ Vous êtes inquiet de mon silence, dites-vous. Vous vous préoccupez des suites possibles de l'absurde blessure qui a bien failli m'envoyer dans l'autre monde, et vous me demandez, en termes discrets, si je suis content du sort qui m'est fait ici, et si la réalisation de mon rêve approche.

“ D'abord, rassurez-vous. L'air pur de la Touraine a produit l'effet attendu. Je ne me suis jamais senti plus solide. Je monte à cheval pendant des après-midi tout entières, et, si nous étions dans la saison de la chasse, je chasserais du matin au soir sans fatigue, j'en suis certain.

“ Voilà pour le physique. C'est satisfaisant, vous le voyez.

“ Le moral ne va pas si bien, tant s'en faut.

“ De vous seul, baron, j'ai reçu des témoignages irrécusables d'affection et de dévouement. Vous êtes mon unique ami. Vous connaissez l'état de mon âme. Vous avez vu sinon naïtre du moins grandir l'amour qui la remplit tout entière, et vous avez encouragé cet amour, quand je désespérais au point de vouloir mourir. Sans vous il ne resterait aujourd'hui rien de moi, pas même un souvenir.

“ Comment aurais-je des secrets pour celui à qui je dois tant ?

“ Au moment de quitter Paris, alors que je vous serrais une dernière fois la main par la portière du wagon prêt à m'emporter, mon enthousiasme n'avait pas de bornes, vous vous en souvenez. J'étais à la lettre ivre de joie, et le bonheur convoité avec ardeur me paraissait absolument sûr, dans un avenir très-rapproché.

“ Or les portes du paradis se sont ouvertes devant moi, j'ai franchi le seuil de l'Eden :

Et je marche vivant dans mon rêve étoilé !

comme dit un personnage de drame, *Ruy-Blas*, je crois.

“ Je devais donc, en bonne justice, me déclarer le plus heureux des hommes. Il n'est rien. Je suis malheureux ! Malheureux de vivre à côté de celle que j'adore, malheureux de la voir à toute heure, de lui parler librement, de respirer l'air que sa présence embaume. Oui, ces choses, qui devraient faire ma joie, font mon désespoir !

“ Vous vous demandez si je suis un fou ?

“ Je l'étais peut-être quand je croyais aveuglément au mirage entrevu. Je ne le suis plus maintenant.

“ Un soir, (l'avez-vous oublié ?) celle à qui ma vie apparentement était venue, voilée, près du lit de douleur d'où la mort s'éloignait à peine, et, trompé par les récentes hallucinations de mon délire, j'avais parlé à Germaine vivante et tremblante le langage que son fantôme, la veille encore, écoutait en souriant. Effrayée, irritée, elle avait fui, et je me disais éperdu. “ Pourrait-elle me pardonner ? ” Vous me répondiez. “ Elle vous pardonnera. Ou pardonne toujours quand on aime, et comment nier son amour ? Sa démarche de tout à l'heure n'en est-elle pas l'indiscutable preuve ? Vous êtes adoré !... ”

“ Je vous ai cru, alors, baron. J'avais tant besoin de vous croire !

“ Aujourd'hui, je doute... J'aime avec folie, j'aime avec rage, et je ne sais plus si je suis aimé... il y a des moments où je me dis que je ne le suis pas.

“ Tout d'abord, l'accueil de Germaine a été d'une froideur glaciale. Elle m'a reçu comme un étranger, presque comme un inconnu.

“ Un inconnu pour elle ! moi ! après ce qui s'est passé sous vos yeux ! Après l'aveu dont elle avait le droit de s'offenser, mais qu'elle ne peut avoir effacé de sa mémoire... ”

“ J'accepterais sa colère et sa haine, mais son indifférence, c'est trop !

“ Un instant j'ai gardé l'espoir que cet accueil glacé cachait une émotion contenue et que, le lendemain, le masque serait tombé, la neige serait fondue. C'était possible, n'est-ce pas, et c'était vraisemblable, puisque notre première entrevue avait le mari pour témoin ?

“ Je me trompais... ”

“ Le jour suivant, quand je me trouvais seul avec Germaine, le visage ou le masque restèrent impassibles comme la veille, et depuis ils n'ont point changé.

“ M. de Grandlieu, le meilleur, le plus noble, le plus confiant des hommes, voudrait voir s'établir une intimité fraternelle entre sa femme et moi.

“ Germaine, en sa présence, s'y prête avec un froid sourire, mais cette intimité d'apparat disparaît aussitôt que commence un tête-à-tête ; ses yeux alors, s'ils s'arrêtent sur moi, deviennent presque durs ; sa voix, en me parlant, n'a plus que des notes brèves et sèches, sa main ne tremble pas, si par hasard elle vient à rencontrer la mienne.

“ Il en est ainsi chaque jour, et jugez de mon supplice, baron, car nous sommes ensemble presque sans cesse, et, quand arrive le soir, j'en suis à ne plus compter les meurtrissures de mon cœur.

“ Avoir tant espéré, pour en arriver là ! C'est tomber de bien haut, et je me brise dans la chute.

“ Que puis-je attendre de l'avenir ? Rien. Si Germaine m'aimait, malgré tant d'apparence contraires, et si elle avait l'héroïsme de cacher si bien sa tendresse, quel miracle pourrait tout à coup la décider à cesser de feindre ? Je n'en connais aucun... ”

“ Si, au contraire, sa dédaigneuse indifférence est réelle, comme hélas ! il me faut l'admettre, elle ira grandissant toujours, et je deviendrai de plus en plus pour elle un objet de fatigue et d'ennui.

“ Vous comprenez, mon cher baron, qu'il ne m'est pas possible de subir longtemps encore une telle existence, et vous vous dites sans doute qu'il serait très-simple de m'éloigner.

“ Eh bien ! non ! j'ai toutes les lâchetés de l'amour, et, si cruelles que soient ici mes angoisses, le courage me manque pour quitter cette maison où je souffre tant, mais où, du moins, je suis auprès d'elle.

“ Voici donc ce que j'ai décidé.

“ Le marquis de Lautrec, propriétaire d'un château du voisinage, organise des courses de gentlemen auxquelles prendront part un certain nombre de sportsmen appartenant au high-life parisien.

“ Ces courses auront lieu d'ici à quinze jours, dans le parc

du marquis. On prépare, en ce moment, la piste et les obstacles.

— Or, si nul changement ne s'est manifesté dans l'attitude de Germaine et dans sa manière d'être avec moi d'ici au jour de la réunion au château de Lautrec, je suis parfaitement résolu à me faire tuer *par imprudence*. Vous savez que, dans une course d'obstacles rien n'est plus facile.

— Et, tandis que les nombreux spectateurs de l'accident déploreront, en termes fort touchants, ma maladresse ou ma folie, on remettra à madame de Grandlieu une lettre de moi, lettre posthume dans laquelle je lui dirai que je meurs parce qu'elle n'a pas voulu m'aimer.

— Ce sera ma vengeance et ma consolation, et puis, qui sait ? peut-être m'aimera-t-elle, quand il sera trop tard pour me rendre heureux ?

— Sur ce, mon cher baron, je termine mon épître, en me demandant si je n'aurais pas fait tout aussi bien de ne pas l'écrire, car elle manque un peu de gaieté ; je vous serre affectueusement les deux mains, et je suis de cœur, pour le temps plus ou moins long qui me reste à vivre, votre ami dévoué et reconnaissant.

— ANDRÉ —

— *Post-scriptum*. Si vous me répondez, comme c'est probable, il est entièrement inutile de battre en brèche mon projet, en me prouvant que je suis ridicule et en me donnant de sages conseils. Je me reconnais ridicule bien volontiers, sans avoir besoin pour cela de démonstrations, et, quant aux conseils, je les déclarerais incomparables, et je ne les suivrais pas.

Le lendemain matin, Philippe de Croix-Dieu, quand son valet de chambre lui remit cette lettre, reconnut l'écriture et déchira l'enveloppe avec empressement.

Il lut d'un bout à l'autre en fronçant le sourcil, et lorsqu'il eut achevé il froissa le papier et haussa les épaules.

— C'est qu'il le ferait comme il le dit ! murmura-t-il. Ce n'est pas un homme sérieux, ce garçon-là ! c'est un rêveur, c'est un maniaque ! l'idée de se faire tuer le plus tôt possible passe décidément chez lui à l'état de monomanie ! Voilà que le suicide équestre succède à l'épée de Grisolles et au petit revolver intime avec lequel j'ai cassé les vitres ! On prétend que l'amour donne de l'esprit ! Ce n'est pas à lui, dans tous les cas ! L'amour le rend idiot ! Quelle force surhumaine ne me faudra-t-il pas pour arriver au but avec un pareil instrument ? Enfin, j'arrangerai tout, mais la partie devient fatigante, heureusement que l'enjeu est beau !

Trois jours s'écoulèrent.

Le quatrième, vers midi, le valet de chambre d'Armand remit à San-Rémo une lettre qui ne portait point le timbre de la poste, et dont l'adresse était d'une écriture évidemment déguisée.

— D'où vient cette lettre ? demanda André.

— Un employé de la station l'apporte à l'instant, répliqua le domestique ; il attend la réponse de monsieur le marquis...

Le jeune homme ouvrit l'enveloppe et tressaille en reconnaissant la main du baron de Croix-Dieu.

Le billet ne contenait que ces lignes :

— Ne témoignez aucune surprise, mon cher enfant, si ma massive vous est remise en présence de témoins. Je tiens à conserver le plus strict incognito.

— Je viens d'arriver à l'auberge de la station, (piteux gîte, soit dit entre parenthèses), et je vous attends, ayant fait le voyage exprès pour causer avec vous, ce dont je penso que vous me saurez gré.

— Si ma présence dans le voisinage était connue, je serais obligé de faire une visite au vicomte de Grandlieu, que je ne suis point sympathique. Pour lui comme pour moi, vous le voyez, la démarche serait fâcheuse. Gardez-moi donc religieusement le secret et venez le plus tôt possible. Quand viendrez-vous ?

— Si vous me répondez de vive voix, aucune recommandation à vous adresser. Si vous me répondez par écrit, supprimez

d'un même trait de plume et le baron et le Croix-Dieu. Je me nomme ici tout simplement *Monsieur Philippe*.

— A bientôt, et à vous toujours.

— Où est l'employé de la station ? demanda André.

— A l'office, monsieur le marquis, où il boit un verre de vin pour se rafraîchir.

— Envoyez-le-moi.

André mit cont sous dans la main de cet homme et lui dit :

— Répondez de ma part à M. Philippe que je le verrai dans une heure.

VIII

Une heure après, André arrivait à la station.

Juste en face de la porte de sortie des voyageurs s'élevait une grande maison précédée d'un jardin.

Sur le crépissage d'un jaune pâle, on lisait en grosses lettres noires :

AU RENDEZ-VOUS DE LA GARE

BON LOGIS — VIN BLANC DE VOUVRAY — CABRIOLETS A VOLONTÉ

San-Rémo chargea le garçon de l'auberge de conduire son cheval à l'écurie et, entrant dans la maison, il dit à l'hôtelière, petite personne toute ronde et fort avenante :

— M. Philippe, s'il vous plaît, madame ?

— Ah ! le voyageur arrivé de Paris, un bien bel homme, un brun superbe ! s'écria la petite femme ; la chambre numéro 1. C'est notre plus belle, monsieur, montez l'escalier que voilà, le numéro 1 est juste en face, dans le couloir du premier étage avec vue sur la place et sur la station, c'est très-gai.

— Merci, madame.

André gravit les marches et frappa à la porte désignée.

— Entrez, fit la voix de Croix-Dieu.

— Bonjour, cher baron, dit vivement le jeune homme, soyez cent fois le bien venu, et d'abord embrassez-moi.

Le futur mari de madame veuve Blanche Gavard dessina de la main un geste à la fois sérieux et comique pour arrêter le visiteur dans son élan, et répliqua :

— Vous embrasser ? Jamais ? allons donc ! Tenez vous à distance, je vous prie ! Vous en êtes, mon bon ami, à ce degré de folie où tout est à craindre ! Je ne sais pas du tout si vous n'allez pas, sous prétexte d'embrassade, vous jeter sur moi pour me mordre !

— Vous plaisantez, baron ! fit San-Rémo, un peu déconcerté par cet accueil bizarre.

— Evidemment je plaisante, quoique la situation n'ait rien de fort comique ! Croyez-vous qu'il soit gai de quitter son confortable intérieur et de monter en chemin de fer à la pointe du jour, pour venir s'installer dans le logis où vous me voyez ? André jeta les yeux autour de lui.

Le numéro 1, la plus belle chambre de la maison, laissait, il faut en convenir, prodigieusement à désirer sous tous les rapports.

Aucun papier ne couvrait les murailles blanchies à la chaux et ornées de quatre lithographies coloriées, représentant les scènes principales de *la Tour de Nesle*, sous verre, dans de petits cadres de bois noir.

Un cinquième cadre, un peu moins exigü que les autres, renfermait les portraits plus ou moins ressemblants des *Membres du Gouvernement provisoire en 1848* : Ledru-Rollin, Albert, Blanqui, Garnier-Pagès et consorts.

C'était comme un bouquet de fleurs !

On retrouve encore en province, de loin en loin, quelques rares exemplaires de ces curieuses épaves politiques.

Une table en bois blanc, trois chaises, une commode de noyer dont aucun tiroir ne pouvait s'ouvrir, et enfin un lit de sapin à rideaux de calicot blancs retenus par un anneau de cuivre fixé au plafond, composaient tout le mobilier.

— Oui, reprit mélancoliquement Croix-Dieu en voyant les regards de San-Rémo se fixer sur ce lit ; oui, mon cher, une paille au lieu de sommier et deux matelas plus minces que

des pièces de cent sous ! Et je vais coucher là-dessus ! Que pensez-vous de ma destinée ?

— Baron, vous êtes fort à plaindre, répliqua San-Rémo, mais ce n'est pas ma faute... qui vous forçait à venir ici ?

Philippe haussa les épaules.

— Ingrat enfant, murmura-t-il, est-ce bien vous qui m'adressez cette question ?

— Sans doute.

— Fallait-il donc, ayant eu l'extrême faiblesse de m'attacher

n'est-ce pas ? Votre physionomie d'amoureux contristé, et surtout vos réponses saugrenues de tout à l'heure semblent le démontrer victorieusement.

— Hélas ! Rien n'est changé.

— Je m'en doutais... Je l'aurais parié ! C'était écrit d'avance, et des années se succéderaient sans amener le moindre changement ! Vous conduisez votre barque d'une façon si étrange ! Ah ! mon Dieu, que vous êtes jeune ! Ma parole d'honneur, comme dit Octave Gavard, mon petit protégé, je crois qu'à



André, sans toucher les étriers, d'un seul bond se mit en selle. (Page 276).

à votre personne, vous permettre de donner suite à ce joli projet qui consista à vous faire sauter la cervelle en vous servant d'un cheval de course en guise de pistolet ?

— Auriez-vous l'intention, par hasard, de m'empêcher d'agir à ma guise ? demanda San-Rémo.

— Certes ! Je suis ici tout exprès pour cela.

— Vous aurez fait un voyage inutile.

— Nous verrons. D'abord et avant tout, des nouvelles. Les choses sont dans le même état que lorsque vous m'avez écrit,

notre époque il serait impossible de rencontrer un second exemplaire d'un jeune homme si jeune que vous !

— Que me reprochez-vous ?

— Vos sottises, pardieu ! ou plutôt, tranchons le mot, vos bêtises ! Ah ! ne vous cabrez pas ! je suis brutal, je le suis bien, mais il le faut ! oui, brutal comme le chirurgien qui porte le fer et le feu dans la blessure pour sauver son malade.

— Je ne puis vous comprendre.

— En vérité ? s'écria le baron avec ironie.

—Je n'ai rien compromis, n'ayant rien fait.

—Non, vous n'avez rien fait, et voilà justement ce qui m'exaspère, car, en restant dans le *status quo*, vous avez tout compromis ! et vous auriez tout perdu, si je n'étais pas là pour tout réparer !

—Que pouvais-je ?

—Agir.

—De quelle façon ? Germaine ne m'aime pas.

—Vous l'a-t-elle dit ? Et encore, vous l'eut-elle dit, cela ne prouverait rien ! mais elle ne vous l'a pas dit.

—Elle a fait plus... Son indifférence est manifeste. Je vous l'ai écrit. Ne vous souvenez-vous plus de ma lettre ?

—Je la sais par cœur, votre lettre. Dix fois je l'ai relue, au grand détriment de mes nerfs que votre naïveté crispait outre mesure... Que puis-je vous dire d'un capitaine qui proclamerait sa défaite avant d'avoir livré bataille ? Vous êtes un garçon d'esprit, mon cher André, c'est incontestable ! Eh bien ! permettez-moi de vous le dire, depuis votre arrivée au château de Grandlieu vous vous êtes conduit comme un sot.

—Qui vous le fait croire ?

—Vos propres confidences. C'est votre lettre en main que j'affirme ! Récuserez-vous un témoignage émané de vous-même ?

—Que fallait-il faire ?

—Le contraire. N'importe quoi, pourvu que ce fût quelque chose ! L'immobilité, c'était le désastre ! Mais procédons par ordre. Vous m'écrivez que vos illusions s'involent, que vos rêves s'évaporent, que la froide et triste réalité remplacent les mirages décevants, enfin que je vous trompais et me trompais moi-même en prétendant que vous étiez aimé.

—Hélas ! murmura San-Rémo. Ce n'est que trop certain. Germaine ne m'aime pas. Elle ne m'aimera jamais.

—La preuve ?

—Je n'en ai pas une, j'en ai vingt, son accueil désolant, sa froideur, son indifférence, qui semble même, depuis deux jours, se changer en antipathie.

—Ah ! de l'antipathie ! très-bien ! vous m'en voyez ravi ? fit Croix-Dieu. Donc elle paraît ne pouvoir vous souffrir ?

—Oui, par moments cela va jusque-là.

—Bravo ! s'écria le baron en se frottant les mains. Ah ! bravo !

—De tout cela que concluez-vous donc ? demanda le jeune homme.

—De tout cela je conclus plus que jamais, mon cher enfant, que Germaine vous adore. . .

André, croyant à une mystification de mauvais goût, regarda Philippe d'un air stupéfait.

—Vous vous moquez de moi, murmura-t-il, et c'est mal, car enfin vous savez que je souffre, que je souffre à mourir, et que je mourrai de ma souffrance.

—Non, pardieu, vous ne mourrez pas ! Je n'ai, de ma vie, parlé de façon plus sérieuse, et je suis absolument en mesure de prouver ce que j'avance ! Écoutez mes arguments : d'abord, admettez-vous que madame de Grandlieu ait sur l'esprit de son mari un empire absolu ?

San-Rémo fit un signe affirmatif.

Le baron poursuivit :

—Logiquement, alors, il vous faut admettre qu'un seul mot de sa jolie bouche aurait suffi pour empêcher le vicomte de vous inviter, ou, tout au moins, de vous recevoir. Admettez-vous encore cela ?

—Je l'admets.

—Or, ce mot, continua Philippe, elle ne l'a pas dit, puisque vous êtes l'hôte du château de Grandlieu. Donc elle ne vous garde point rancune de la déclaration très-vive formulée par vous certain soir, en couvrant ses mains de baisers... Admettez-vous toujours ?

—Toujours, et voilà justement ce qui rend plus cruelle son inexplicable froideur.

—Eh ! cher enfant, s'écria Croix-Dieu, cette froideur est un aveu, et des plus significatifs.

—Expliquez-vous.

—Suivez-moi bien : votre position, en ce qui concerne le vicomte Armand, est nette et des meilleures. Vous avez pris la défense de ce vieux gentleman avec une incomparable générosité. Vous vous êtes battu pour lui, pour lui vous avez failli mourir. Il vous aime, par reconnaissance, de toutes ses forces, il vous regarde comme son fils et caresse le rêve, (vous me l'avez écrit), de voir naître et grandir, entre Germaine et vous, une intimité fraternelle. Rien ne serait plus facile à la jeune femme, avouez-le, que de combler les désirs de son mari et d'être pour vous une sœur ? Si son cœur était libre, vous la trouveriez bienveillante, empressée, familière, l'esprit joyeux, le sourire aux lèvres, et je dirais alors : *Vous avez raison, André, elle ne vous aime pas.* Elle affecte, au contraire, avec une naïveté pareille à la vôtre, une inexplicable froideur, une antipathie sans vraisemblance, espérant ainsi vous donner le change sur ce qu'elle éprouve en réalité, et je répète : *Elle vous adore !*

—Ah ! s'écria San-Rémo, dont le visage s'illumina, si je pouvais vous croire !

—Ne doutez plus ! Tout cela est certain, et vous l'auriez compris depuis longtemps déjà si vous aviez un tant soit peu de cette expérience dont j'ai trop. . .

—Mas alors, pourquoi Germaine cherche-t-elle à me tromper ainsi sur la nature de ses sentiments ?

—Avez-vous donc espéré, par hasard, que cette patricienne de vingt ans se jetterait dans vos bras ? Elle a fait bien assez, mordieu ! et même un peu plus qu'il n'aurait fallu, en franchissant, un beau soir, le seuil de votre logis de garçon ! Vous étiez mourant... elle le croyait le moins, et voilà son excuse. Quand vous l'avez remerciée de cette démarche qui pouvait la perdre qu'a-t-elle dit ?

—Lui parler de cela ! répliqua impétueusement André, y songez-vous, baron ? Pour rien au monde je n'aurais osé ! Rappelez le souvenir d'un imprudent aveu, eût été de la folie !

—Oui ; vous avez la folie de la timidité, je le sais bien, quand vous n'êtes pas éperonné par la fièvre, et voilà pourquoi vous venez de faire si déplorablement fausse route en tout ceci. Il fallait ne point hésiter, saisir l'occasion aux cheveux mêler aux expressions de votre gratitude celles de votre repentir, et, tout en demandant pardon recommencer l'offense.

—Germaine m'aurait, sans pitié, banni de sa présence !

—Allons donc ! Cent fois pour une, tenez-vous-le pour dit, les femmes absolvent l'insolence, quand l'insolence leur plaît !

—Qu'elle morale !

—C'est la bonne, puisque c'est la vie. Germaine, soyez-en sûr, attendait cette offense, et se préparait à l'accueillir avec une grande colère visible et une grande joie secrète. Vous avez gardé le silence et trompé son espoir. Vous avez croisé entre elle et vous un fossé qui devient plus profond d'heure en heure, et que ni l'un ni l'autre vous ne savez plus comment franchir. Un peu de temps encore et ce fossé serait tout à fait infranchissable, l'aveu nouveau, si facile au moment de votre arrivée, est maintenant pour vous très-difficile à faire, et pour elle presque impossible à entendre. Tout est donc à recommencer ! Il s'agit de remettre les choses en l'état où elles étaient quand vous vous êtes si maladroitement exilé du terrain déjà conquis.

—Le moyen ?

—Le meilleur, ou plutôt le seul, est de frapper quelque coup hardi sur l'imagination de la jeune femme.

—Comment frapper ce coup ?

—Je l'ignore, mais nous trouverons. On trouve toujours quand on cherche bien, et quand on sait aider le hasard.

IX

L'entretien de San-Rémo et de son redoutable ami se prolongea pendant près d'une heure encore, mais il nous paraît inutile de la sténographier plus longtemps.

Lorsque les deux hommes se séparèrent, il était convenu que Croix-Dieu, attendant les événements, passerait quelques

jours à l'auberge de la gare, où André pourrait le visiter chaque matin, et réclamer au besoin ses conseils.

Tout en suivant, au pas de son cheval, l'avenue ombragée de vieux ormes qui conduisait de la station au château, le fils d'Henriette d'Auberive ne songea pas un instant à s'étonner de l'intérêt inouï et presque invraisemblable que le baron portait à la réussite de ses amours.

L'affection quasi paternelle de Croix-Dieu affection que, dans la candeur de son âme, André croyait sincère lui paraissait expliquer tout.

Un espoir très-vif remplaçait son découragement absolu.

Le baron lui avait dit *Germaine vous aime !* et il le croyait. Le baron avait ajouté *Vous serez heureuse !* et il ne doutait plus.

Aussi le soir, au dîner, une joie si profonde rayonnait sur sa physionomie habituellement mélancolique, que M. de Grandlieu le complimenta en souriant au sujet de cette transfiguration, et lui demanda s'il avait reçu des nouvelles de la belle dame qui venait si bien voilée, le visiter mystérieusement pendant les premiers jours de sa convalescence, et dont Tréjan lui avait dit quelques mots.

Profondément troublé par cette question inattendue, nos lecteurs le comprendront sans peine, André rougit jusqu'au blanc des yeux, tandis que Germaine devint si pâle qu'elle semblait au moment de se trouver mal.

Le vicomte se hâta d'ajouter :

— L'innocente plaisanterie que je me suis permise vous semblerait-elle indiscrette, mon cher enfant ? S'il en est ainsi, croyez que je la regrette vivement et ne m'en sachez point mauvais gré. Personne, plus et mieux, que moi, n'a le respect des secrets du cœur. Mais pourquoi cet embarras que rien ne justifie ? Vous êtes à l'âge où l'on peut aimer, je dirai même où l'on doit aimer. Aux vieillards seuls l'amour est interdit, ne pouvant être partagé.

Tandis qu'Armand prononçait ces paroles, Germaine avait eu le temps de se remettre et, quand son mari tourna les yeux vers elle, toute trace de son émotion avait disparu, mais pendant la fin du repas et le reste de la soirée elle fut triste.

Sans le vouloir, et peut-être sans le savoir, elle ressentait à l'endroit d'André une irritation sourde.

Pourquoi le jeune homme éprouvait-il une joie qu'elle ne pouvait partager ? Pourquoi paraissait-il heureux quand elle souffrait cruellement en luttant de toutes ces forces contre son cœur ?

Certes, ces deux questions ne se formulaient point avec une netteté si grande dans l'esprit de madame de Grandlieu, mais elles étaient latentes au fond de sa pensée.

L'époque des courses de gentlemen chez le marquis de Lautrec venait ce jour-là même, d'être fixée d'une façon définitive. On était au jeudi.

Elles devaient avoir lieu le lundi suivant.

Le même soir, il y aurait bal au château de Lautrec.

Chaque matin, nous le savons, San-Remo procédait à l'entraînement du cheval qu'il devait monter pour courir le steeple-chase.

On avait disposé des haies, une barrière mobile, et creusé un large fossé dans l'avenue qui, traversant le parc, descendait jusqu'à la Loire, et pendant une demi-heure André faisait franchir ces obstacles au digne rejeton de *Tulipe* et de *Platéme*, qui finissait généralement par s'y prêter d'assez bonne grâce après quelques tentatives insurrectionnelles promptement réprimées.

M. de Grandlieu ne manquait jamais d'assister à ces leçons qui l'intéressaient vivement, au double titre d'élever et d'homme de cheval, mais il ne parvenait pas toujours à décider Germaine à l'accompagner, et il se plaignait alors de l'incompréhensible indifférence de la jeune femme pour les produits de son écurie,

Ce jour-là comme de coutume, à l'issue du déjeuner, un groom anglais amena *Tonton* sur la pelouse, au bas des degrés conduisant, par une double rampe, à la terrasse couverte de fleurs et d'oranges et faisant le tour du château.

Le valet de chambre vint au salon prévenir André et lui apporter ses gants et sa cravache.

Le moment solennel approche, dit avec un sourire le jeune homme à son hôte, il faut absolument remporter un succès. La leçon sera sérieuse aujourd'hui.

— Vous êtes un excellent cavalier, mon cher enfant, répliqua le vieillard, et si le déplorable caractère de votre monture ne vous joue pas, à la dernière heure, quelque mauvais tour, vous arriverez certainement premier. Je prendrais sans hésiter *Tonton*, monté par vous, à dix contre un contre *le Champ*, et pourtant vous avez des concurrents redoutables, le comte d'Anvers avec *Bob*, le comte de Béville avec *Roland*, M. de Casenove avec *Bout-en-train*. Mais c'est égal, j'ai confiance. Allons voir le galop d'essai. Vous viendrez aujourd'hui, Germaine, n'est-ce pas ?

— Je vous prie de m'en dispenser, mon ami, murmura la jeune femme ; je désire rentrer chez moi.

— Êtes-vous souffrante ?

— Non ! mais fatiguée, j'ai mal dormi et je me sens la tête un peu lourde.

— Cinq minutes sur la terrasse, je vous en prie, rien que cinq minutes. Le grand air vous fera du bien, j'en suis sûr. Venez chère enfant.

Germaine ne pouvant, sans mauvaise grâce, s'obstiner dans son refus, prit le bras de son mari et gagna la terrasse à laquelle on accédait depuis le salon par une large porte-fenêtre. André les suivit.

Le groom anglais tenait en main maître *Tonton*, qui ne paraissait point de bonne composition ce jour-là, et se livrait sans motifs appréciables, à de brusques soubresauts.

Ce jeune cheval faisait honneur à l'écurie d'élevage de M. de Grandlieu.

Difficilement on aurait pu rêver une bête plus élégante.

— Merveilleux modèle ! s'écria le vicomte avec enthousiasme. Et comme il est bien dans sa forme ! Oui, oui, c'est un poulain qui doit faire parler de lui ! N'est-ce pas votre avis, Germaine ?

— Il est très-beau, répondit la jeune femme, mais je lui trouve l'air très-méchamment.

— Je dois convenir que *Tonton* ne brille point par la douceur, c'est un diable.

— Il est dangereux ?

— Pour vous, sans doute, il serait dangereux, chère enfant, ou pour un écuyer novice et timide ; mais, avec un cavalier de la force d'André, il n'est que difficile.

— Alors, aucun accident ne vous semble à craindre ?

— Un accident est toujours à craindre. Un bidet de ferme butte et s'abat, et casse la tête du lourdaud qui le monte. Si l'on voulait éviter tout péril, on ne sortirait pas de chez soi, et encore rien ne démontre que le toit ne vous tomberait pas sur la tête.

San-Remo venait de descendre les marches, et il arrivait auprès du groom.

Ce dernier porta la main à son bonnet écossais et dit avec un accent d'outre-Manche très-prononcé :

— Monsieur le marquis fera bien de se défier.

— Pourquoi cela, John ?

— *Tonton* est de mauvaise humeur aujourd'hui... Je ne sais pas ce qui lui porte sur les nerfs, mais monsieur le marquis peut regarder son œil, et son oreille aussi. Je réponds qu'il ne sera pas commode.

— Tant pis pour lui.

— Enfin, je prends la liberté de conseiller respectueusement à monsieur le marquis d'être sur ses gardes. *Blue Devil*, quand il a tué lord Stanley, à Epsom, avait tout à fait le même œil que *Tonton*.

John disait vrai. Le cheval était inquiétant. Au lieu de pointer ses oreilles, il les couchait sur son enclure et de ses grands yeux très-saillants jaillissait un feu sournois.

André ajusta les rênes du filet, saisit de la main gauche une touffe de crinière et s'appêta à mettre le pied à l'étrier.

Tonton, habituellement presque sage au montoir, ne l'entendait pas ainsi ce jour-là.

Il pointa d'une façon assez violente pour enlever de terre le groom qui le tenait toujours, et, à peine retombé sur ses quatre pieds, il détacha coup sur coup une demi-douzaine de ruades avec une raideur et une rapidité fantastiques.

En même temps, pris d'une fièvre d'indépendance, il s'efforçait d'arracher sa tête aux mains de John, qui se cramponnait à la bride en répétant :

— Prenez garde, monsieur le marquis, prenez garde !

— Lâchez tout ! commanda André.

— Mais.

— Lâchez tout ! répéta le jeune homme, je le veux !

John obéit.

Tonton se crut libre, fit un écart énorme, et s'élança comme l'éclair à travers la pelouse.

Le poulain comptait sans son hôte. San Rémo, de la main gauche, nait toujours la crinière, et sa main droite se crispait sur le pommeau de la selle.

Pendant une seconde, il parut entraîné ou plutôt traîné.

Germaine poussa un cri d'angoisse et mit ses deux mains sur ses yeux.

Mais André, par une manœuvre de voltige qu'exécutent chaque soir les écuyers des cirques, prit un élan dont la vitesse folle de la course décuplait la puissance, et, sans toucher les étriers, d'un seul bond il se mit en selle.

— Bravo ! dit M. de Grandlieu en applaudissant. Ah ! bravo ! Ne craignez rien pour lui, Germaine, ajouta-t-il, c'est un centaure !

La jeune femme rouvrit les yeux juste à temps pour assister à la lutte courte, mais émouvante, de San-Rémo et de sa monture révoltée.

Furieux de se sentir monté par surprise, mais ne se reconnaissant pas encore vaincu, *Tonton* se défendait comme savent se défendre les chevaux de pur sang doués d'un caractère irascible, entêté et grincheux.

Pirouettes foudroyantes, sauts de côté, sauts de mouton, ruades insensées et cabrades vertigineuses, il essaya tout, et en moins de deux minutes il épuisa son répertoire, sans le moindre succès.

André, qu'électrisait la présence de Germaine et qui croyait entendre le cri d'angoisse qu'elle avait poussé, était littéralement vissé sur sa selle et les plus formidables écarts ne le déplaçaient pas d'une ligne.

Tonton comprenant un peu tard qu'il jouait un mauvais jeu où il n'y avait à gagner pour lui que les brûlures de l'éperon et les morsures de la cravache, redevint brusquement docile, et, sous la simple pression du genou de son cavalier, prit comme une flèche la direction de l'avenue, franchit avec la légèreté gracieuse d'un oiseau la barrière, les haies, le fossé qui simulait une rivière, atteignit en quelques secondes l'extrémité du parc, pivota sur lui-même, parcourut le même chemin, au retour, à la même allure, bondissant de nouveau par-dessus les obstacles qu'il n'essaurait même pas, et vint s'arrêter, dompté, frémissant, superbe, au bas des degrés de la terrasse que Germaine n'avait point quittée.

Tonton vous a fait grand peur, madame, dit André en saluant. Pardonnez-lui, il ne le fera plus. Au fond, c'est un mouton qui se déguise en diable.

— C'était splendide ! s'écria M. de Grandlieu. *Tonton*, monté par vous, ne craint pas de rivaux ! Je suis sûr à présent que vous serez vainqueur !

— J'en accepte l'augure, murmura le jeune homme en regardant Germaine, très-pâle et très-émue.

X

Le château de Grandlieu se trouvait à une distance d'environ douze kilomètres du château de Lautrec.

Cette dernière habitation, construite dans les premières années du règne de Louis XV au milieu d'un parc immense, ap-

partenait au vieux marquis de Lautrec, l'un des plus riches propriétaires de la riche Touraine.

Roland-Gaspard de Lautrec, possédant près de huit cent mille livres de rentes, était le chef heureux d'une nombreuse et magnifique famille.

Grand chasseur devant le Seigneur, vert et pleint de sève, courant un renard à franc étrier pendant des matinées entières malgré ses soixante-dix ans accomplis, le marquis avait quatre fils, mariés tous les quatre, et il réunissait à sa table patriarcale seize petits-enfants d'une belle venue, dix jeunes garçons et six petites filles.

— S'il plaît à Dieu, murmurait-il parfois en regardant avec orgueil cette pépinière de Lautrec, mon nom ne s'éteindra pas de sitôt.

Le vieux gentleman aimait avec passion tous les exercices du sport.

Il se plaisait à appeler chez lui, cinq ou six fois par an, la noblesse tourangelle, soit pour des courses, soit pour des chasses. Sa princière hospitalité égalait, en ces occasions, celle des grands seigneurs anglais les plus célèbres par leur faste. Les soixante appartements du château étaient occupés par des hôtes choisis, et les écuries, vastes comme celles de Chantilly, regorgeaient de chevaux de sang.

Aux époques des courses, il était convenu que les amis de la maison pouvaient, sans aucune invitation préalable, amener leurs amis. Une simple présentation au marquis ou à l'un de ses fils donnait au nouveau venu le droit de prendre place dans une tribune, de s'asseoir à l'une des tables sans cesse servies, et d'assister le soir au bal qui terminait la fête.

Le jour du fameux steeple-chase dont *Tonton*, monté par André, devait être l'un des héros, était arrivé.

On touchait à la seconde moitié du mois de juin.

Le temps, admirablement beau, semblait fait à souhait pour favoriser la réunion.

Une petite pluie, tombée dans la nuit précédente, avait abattu la poussière sur les routes et rafraîchi l'atmosphère.

Le soleil, à demi voilé par des vapeurs qui n'avaient rien d'inquiétant, répandait sur les campagnes vertes une lumière vive et gaie, mais point aveuglante.

Les courses devaient commencer à deux heures précises.

Dès avant midi on voyait se succéder, sur les chemins conduisant à Lautrec, des équipages de toute sorte, depuis les laudais et les vis-à-vis bien attelés des châtellains millionnaires des environs, jusqu'à la modeste calèche de famille du propriétaire campagnard, traînée par des chevaux moins élégants que robustes, et plus habitués au collier de travail qu'au harnais de parade.

Phaétons, dog-carts, ducs à la mode et tilburys démodés, filaient rapidement sous les grands arbres, et de joyeux : *bonjour* ! s'échangeaient entre les propriétaires de ces divers véhicules.

Plus nombreux encore que les voitures étaient les cavaliers,

Son compter les gentlemen-riders du cru, montés d'une façon discutable, bon nombre des habitués du tour du lac passaient au galop de chasse ou au grand trot, sur des hacks et des cobs de pure race, suivis de grooms absolument corrects, moules dans leurs culottes de peau et sanglés dans leurs courtes redingotes à boutons armoriés.

La population rurale, superbement endimanchée, les robustes garçons et les belles filles de Touraine, se mêlaient à la file des visiteurs de high-life, car le parc de Lautrec, les jours de courses, s'ouvrait à tout le monde.

La piste s'étendait à un kilomètre du château, sur de magnifiques prairies sillonnées par une petite rivière et encadrées par des futaies séculaires.

De coquettes tribunes, peintes de vert et de blanc, et pavées de drapeaux aux couleurs de Lautrec, s'élevaient à droite et à gauche, tout près de l'enceinte du pesage.

Les voitures des curieux qui se proposaient de repartir aussitôt après les courses se rangeaient en bon ordre le long de la piste.

Sauf la différence du décor, on aurait pu se croire à Long-champs.

Vers une heure de l'après-midi il se fit dans foule, très-compacte aux environs de la porte monumentale donnant accès dans la cour d'honneur, un brouhaha d'admiration.

Les piétons grimperent sur les talus gazonnés du chemin.

Les cavaliers demandèrent à leurs montures leurs courbettes de parade les mieux réussies et leurs plus grands *airs* de manège.

Tous les regards se dirigèrent à la fois vers un même point.

L'objet sur lequel la curiosité générale se concentrait ainsi était une victoria à huit ressorts, attelée à la Daumont de quatre chevaux noirs, de haute taille, si parfaitement appareillés de taille, de robe et d'allures, qu'ils semblaient quatre épreuves identiques sorties d'un même moule.

Deux jockeys liliputiens, en culottes blanches, en vestes de satin bleu et en capes de velours noir à calottes de torsades d'or, contenaient avec une facilité apparente l'ardeur docile des stepper irlandais, qui trottaient à la hauteur du poitrail et s'encapuchonnaient en blanchissant d'écume les branches d'acier de leurs mors.

Les deux lanternes, ciselées comme des objets d'art et surmontées d'une couronne de vicomte, accompagnaient, en le dominant, l'immense garde-crotte en cuir verni. Assis sur le siège de derrière, deux valets de pied poudrés, portant la culotte courte, les souliers à boucles et l'habit à la française à galons armoriés et à aiguillettes, croisaient les bras sur leur torse robuste, avec une raideur toute britannique.

Les écussons accolés de Grandlieu et de Randal punctuaient de leurs émaux étincelants la caisse d'un bleu sombre.

Le vicomte Armand et Germaine occupaient cette irréprochable voiture, dont notre Octave Gavard aurait proclamé le chic épatant.

Germaine, admirablement belle et jolie comme toujours, mais un peu plus pâle que de coutume, avait un costume de faille gris perle, relevé sur une jupe de faille bleu de ciel rayée de rubans de velours noir, comme une étoffe de paysannerie Watteau.

Un petit chapeau bleu, gris et noir, de style Louis XV, posé très en avant sur le front, laissait voir par derrière la nuque blanche et nacrée, les beaux cheveux blonds relevés droit et formant sur le sommet de la tête une torsade épaisse d'où s'échappaient deux boucles dorées descendant jusqu'à la ceinture.

De la main droite la jeune femme tenait une mignonne ombrelle grise et bleu, dont le manche d'ivoire, travaillé comme une dentelle, venait du palais d'Été, à Pékin.

Sa main gauche jouait avec un bouquet de violettes que de temps en temps elle approchait de son visage pour en respirer le parfum.

André de San-Rémo, montant le plus beau cheval anglais des écuries du vicomte, escortait la voiture au petit galop, échangeant parfois quelques mots avec M. de Grandlieu, et, plus rarement, avec Germaine.

Le jeune homme portait un costume de ville qu'il devait échanger, au moment du *steeple-chasse*, pour la casaque aux couleurs du vicomte.

Tonton, plus farouche que jamais, malgré la vigoureuse leçon à laquelle nous avons assisté, avait été amené la veille au soir dans les écuries de Lautrec, d'où on devait le conduire au passage, bien enveloppé dans ses flanelles, quand le moment serait venu.

Peut-être ce croquis rapide suffira-t-il pour expliquer la sensation produite par l'exquise beauté de madame de Grandlieu et par le prodigieux équipage où elle trônait avec une simplicité charmante.

Cette sensation du reste eût été la même sur le champ de courses du bois de Boulogne, ou sur l'hippodrome de Deauville.

Un grand nombre des principaux invités se pressaient déjà dans les salons du château, dont la marquise de Lautrec et ses quatre belles-filles faisaient les honneurs en véritables grandes

dames, c'est-à-dire d'une façon incomparablement gracieuse et bienveillante.

La marquise, très-belle encore sous les boucles neigeuses de sa chevelure qui semblait poudré d'argent, et réalisant l'admirable type de ces patriciennes chez qui la bonté ne laisse point de place pour la hauteur, accueillit avec une distinction toute particulière Germaine, qu'elle connaissait depuis son enfance, car le vicomte, chaque année, venait passer quelques mois au château de Grandlieu, et nous savons qu'il ne se séparait jamais de sa pupille.

Armand présenta San-Rémo aux maîtres de la maison, et fit cette présentation en termes chaleureux ou plutôt enthousiastes.

— Vous avez votre appartement ici, ma chère mignonne, dit madame de Lautrec à Germaine, en l'embrassant, on vous y conduira aussitôt après les courses, s'il vous convient de changer de toilette avant dîner, et vous y dormirez quelques heures demain matin, car le bal finira trop tard pour qu'il vous soit possible de retourner cette nuit à Grandlieu, je l'espère et 'v compte.

— Je l'espère aussi, répondit Germaine en souriant, car je serai heureuse, madame la marquise, très-heureuse, vous n'en doutez pas, de rester le plus longtemps possible dans cette maison que j'aime, et où je sais que je suis aimée.

Madame de Lautrec embrassa de nouveau la vicomtesse, qu'elle appelait *ma chère mignonne* depuis l'époque où elle était petite fille, et elle la quitta pour aller faire accueil à d'autres invités.

Germaine, en ce moment, fut absorbée vivement par une toute jeune femme qui se jeta dans ses bras avec de grandes démonstrations d'amitié.

Cette jeune femme, très-jolie, mais aussi brune que madame de Grandlieu était blonde, avait été son amie d'enfance.

Née en Touraine dans un petit château des environs de Lautrec, elle se nommait Diane d'Aubray, et, depuis un peu plus d'un an, la baronne de Ferrier.

Le baron de Ferrier l'ayant conduite en Italie l'hiver précédent, elle n'avait pas vu Germaine depuis le mariage de cette dernière et depuis son propre mariage.

De là les cris de joie et les bruyantes accolades.

Après l'échange des premières étreintes, des premiers baisers et des premières questions, les deux amies se prirent par le bras, et, traversant lentement les salons, gagnèrent une vaste serre, ou plutôt un jardin d'hiver où s'épanouissait la flore des tropiques parmi les entrelacements des lianes, des orchidées et des rameaux d'arbres exotiques aussi vigoureux, aussi touffus que dans le sol et sous le ciel natal.

André s'était réfugié, depuis quelques minutes, dans cette oasis embaumée, et, caché à tous les regards par une statue de marbre blanc émergeant d'un massif de verdure, il dévorait des yeux son adorée Germaine.

Les deux jeunes femmes vinrent s'asseoir sur un banc rustique adossé au piédestal de la statue.

San-Rémo, très-ému, sentit un scrupule soudain s'emparer de lui.

— Puis-je, sans indelicatessen, rester ici ? se demanda-t-il. Germaine et son amie ont à se dire peut-être des choses que personne ne doit entendre. Si je ne trahis point ma présence, si j'écoute et si j'entends ce qui n'est point destiné à mes oreilles, ne serais-je pas bien indiscret et presque déloyal ?

Il fit un mouvement pour se retirer, mais il hésita.

Sa conscience venait de donner son avis. Son désir de ne point quitter la place répliquait :

— Où donc est l'indiscrétion ? Où donc est la déloyauté ? Ai-je choisi cette retraite à dessein ? Non certes ! Suis-je venu me mettre aux aguets ? En aucune façon ! Le hasard seul amène auprès de moi Germaine et son amie. Pourquoi m'éloignerais-je ? Que peuvent-elles avoir à cacher ? Leurs secrets, en supposant qu'elles en aient, sont ceux de deux cœurs innocents. Si Germaine prononçait mon nom, si elle allait parler de moi, je saurais sa pensée. Perdre une telle chance est impossible, je resterai.

XI

Une déception relative, suivie d'une joie immense, se préparait pour André.

Il ne fut en aucune façon question de lui entre les deux amies.

L'entretien, dès son début, roula sur les souvenirs d'enfance, puis sur le mariage de Diane.

— Pourquoi ne m'as-tu pas encore présenté ton mari ? demanda Germaine.

Pour la meilleure de toutes les raisons. La présentation ne sera possible que lorsque j'aurai Gontran sous la main. M. de Ferrier s'appelle Gontran, un joli nom, n'est-ce pas ?

— Charmant.

— Or, il n'est point là. Mais tu ne perdras rien pour attendre. Nous le trouverons aux courses.

— Pas avant ?

— Oh ! impossible, tout à fait impossible.

— Où donc est-il ?

— Aux écuries, sans aucun doute, près de *Norma*, près de sa chère *Norma*, ou dans l'appartement qu'on nous a donné, et fort occupé à s'habiller en jockey, à mes couleurs.

— M. de Ferrier va courir ?

— Oui, ma chère, dans le steeple-chase, et tu me vois bien agitée, bien inquiète. Dieu veuille qu'il ne lui arrive point d'accident. Il tombe sans cesse, ce pauvre Gontran, quoiqu'il soit un incomparable cavalier. Cela tient à ce qu'il monte de préférence des chevaux très-difficiles. Il est brave, le danger l'attire, c'est plus fort que lui. Alors, moi, tu comprends, je tremble, un bras ou une jambe sont si vite cassés.

— C'est bien naturel, fit Germaine en souriant. Tu aimes beaucoup ton mari ? ajouta-t-elle.

— Je l'adore ! s'écria la petite baronne. Peut-être ai-je tort d'en convenir, mais, avec toi, pourquoi le cacher ? il est si joli, tu le verras, et si gentil, si drôle. Et puis, il m'aime à la folie. Tu sais que mon père n'est pas riche et que j'ai deux frères... A peine puis-je attendre un jour, oh ! le plus tard possible, dix mille livres de rentes. Eh ! bien, Gontran, qui est fils unique et qui possède du chef de sa mère un million et demi, m'a épousée tout de même, épousée par l'amour, oui, ma chérie. C'est ça qui est beau ! C'est ça qui est rare ! Etonne-toi donc à présent que je l'adore ! Ah ! je suis bien heureuse !

Madame de Grandlieu soupira involontairement.

— Quel âge a M. de Ferrier ? demanda-t-elle ensuite.

— Trente ans. Juste neuf ans de plus que moi. C'est une différence d'âge admirable. Ou croirait que nous avons été faits tout exprès l'un pour l'autre, ma chérie, d'autant plus que je suis brune et que Gontran est blond, et ça manque de pittoresque, tu sais, lorsque la femme et le mari sont absolument de la même nuance. Nos enfants seront moins bruns que moi et moins blonds que lui, car nous aurons des enfants, et ça ne tardera guère, j'en ai le pressentiment. Je vois dans tous mes rêves une petite fille, belle comme les amours ou comme toi, avec de grandes boucles châtain clair. Oh ! une profusion de boucles ! ce sera délicieux.

Germaine soupira de nouveau.

— Mais reprit la baronne de Ferrier je te parle de mon bonheur, comme une égoïste que je ne suis guère, sans m'occuper du tien. Toi aussi tu es heureuse, n'est-ce pas ? très-heureuse ?

— Certes ! répondit la vicomtesse.

— M. de Grandlieu est plus âgé que toi, c'est vrai, continua Diane, mais il est encore superbe avec ses cheveux argentés et comme il a grand air ! bien plus grand air que Gontran ! Gontran est charmant, coquet, mignon, et paraît une gravure de modes tant il a d'élégance, mais M. de Grandlieu est magnifique ! je le regardais tout à l'heure, et je l'admiraï sincèrement, il me semblait l'image vivante des fiers chevaliers du temps passé. On se le représente bardé de fer, avec le casque en tête et une immense épée à la main. Ah ! il n'est pas gravure de modes, celui-là ! Tu dois être son idole. Il a pour toi certainement, une adoration sans bornes, un culte.

— Jamais un père n'a plus profondément aimé sa fille, interrompit Germaine.

— Sa fille ? répéta Diane, étonnée.

— Oui, sa fille, reprit la jeune femme ; et n'est-ce pas véritablement un père, celui qui, dans l'ineffable bonté de son cœur, a recueilli une orpheline et l'a vue grandir à ses côtés en l'en tourant d'une tendresse qui, pas un jour, pas une heure, pas une minute, ne s'est démentie ?

— Tendresse paternelle ? Rien que paternelle ? demanda madame de Ferrier après une seconde d'hésitation.

— Mais, sans doute. Mon mari n'en comprend pas d'autre. Comme aux jours de mon enfance je suis sa fille, et c'est tout simple. Aujourd'hui je porte son nom, il n'y a, entre lui et moi, que cela de changé.

— Ah ! dit seulement la petite baronne.

André sentait son cœur bondir et ses yeux se voiler.

Une joie immense, surhumaine, inondait tout son être. Les paroles de Germaine ouvraient devant ses regards des horizons magiques que, jusqu'à ce moment, il n'avait pas même soupçonnés.

Ainsi donc, M. de Grandlieu n'imposait point son amour de vieillard à celle dont il avait fait sa femme. Ainsi donc elle avait encore le droit de joindre un bouton de fleur d'orange aux fleurons de sa couronne de vicomtesse.

— Était-ce possible ? Était-ce vrai ?

Le moyen d'en douter après ce qui venait d'être dit ? Aussi André ne doutait pas.

Germaine avait hâte d'écartier un sujet d'entretien qui lui causait un vague embarras.

Elle saisit le premier prétexte offert par le hasard.

Diane tenait à la main un bouquet d'un éclat inouï, d'où s'exhalait un parfum suave, pénétrant, bizarre, sans analogie avec les autres parfums connus.

Les yeux de la vicomtesse tombèrent sur ce bouquet qu'elle n'avait pas encore remarqué.

— Ah ! s'écria-t-elle, tu as là des fleurs merveilleuses !

— Vrai ! comment les trouves-tu ? demanda la petite baronne.

— Splendides et surtout étranges... Je n'ai jamais rien vu de pareil, ni comme formes, ni comme couleurs.

— Regarde ce bouquet, ma chérie, fit Diane avec un rire d'enfant, regarde-le très-attentivement et tu vas comprendre si je suis fière de le porter. M. de Grandlieu possède une douzaine de millions, il pourrait t'acheter demain, si tu en témoignais le désir, des diamants à faire pâlir d'envie la face jaune d'un nabab. Eh bien, les millions de ton mari ne parviendrait pas à te procurer un bouquet semblable à celui-ci.

— Comment cela ? Ces fleurs sont-elles uniques au monde ?

— Il y en a d'autres.

— Eh bien ?

— Eh bien, c'est comme s'il n'y en avait pas, puisque à aucun prix on ne pourrait en obtenir... Ceci manque de clarté, n'est-ce pas ? Je vais m'expliquer... Il est probable que tu n'as jamais vu M. de Prades, mais tu as certainement entendu prononcer son nom.

— M. de Prades, demanda Germaine, n'est-il pas un vieux gentilhomme, très-riche et qu'on dit un peu fou, n'ayant ni femme ni enfants et vivant seul avec des valets dans un grand château situé à trois ou quatre lieues d'ici, et d'où il ne sort point ?

— C'est cela même, et le bruit public t'a fort exactement renseignée, à cela près que M. de Prades n'est pas fou, mais simplement maniaque. Il n'y a eu, il n'y a, et il n'y aura jamais, dans la vie de ce millionnaire qu'un seul amour, mais un amour immense, une passion exaltée, dont les fleurs sont l'innocent objet. Il consacre les sept huitième de ses revenus à se faire envoyer de tous les pays du monde les fleurs les plus belles et surtout les plus rares ; car, je dois en convenir, la rareté pour lui est le premier mérite. S'il avait la preuve qu'une fleur phénoméne, une fleur tirée par le bon Dieu à un seul exemplaire, existe quelque part, sans hésiter il la payerait de sa fortune.

—Et tu trouves qu'il n'est pas fou ? interrompit Germaine en souriant.

—J'ai dit : *maniaque*, et je crois que le mot suffit, répliqua Diane, je t'accorderai cependant un peu de folie si tu veux.

—Va pour *maniaque*, et continue...

—M. de Prades, naturellement, a des serres incomparables. Aucun jardin royal ne pourrait, sous ce rapport, entrer victorieusement en lutte contre lui. Eh bien ! figure-toi que personne, excepté moi pourtant, n'a franchi le seuil de ces serres, personne au monde, entends-tu bien ? Gontran lui-même, mon seigneur et maître, est resté à la porte de cet Eden...

—Comment et pourquoi cette exception miraculeuse a-t-elle été faite en ta faveur ?

—Ah ! voilà. Je suis la filleule de M. de Prades qu., n'ayant aucun oncle, ni de près ni de loin, me regarde quelque peu comme son unique parente. S'il pouvait adorer autre chose que ses fleurs, il m'adorerait. Je n'éprouverais qu'une faible surprise en me réveillant, un beau matin, son héritière. Mais Dieu veuille le laisser vivre longtemps, le bon vieillard. Je ne tiens point à l'héritage... Or, mon parrain est jaloux de ses bien-aimées comme un pacha l'est de ses odalisques. Lui, l'homme le plus doux qu'on puisse rêver, brûlerait impitoyablement la cervelle à quiconque trouverait moyen de violer par surprise le secret de ses admirables serres.

—Mais c'est affreux ! s'écria Germaine.

—Affreux, répliqua Diane, j'y consens, mais logique, il croirait qu'on veut le voler, et la loi, à ce qu'il paraît, permet de tirer sur un voleur. Il porte toujours dans sa poche un revolver à cette intention. Lui seul et ses deux jardiniers peuvent pénétrer dans le harem. Il n'a jamais été fait d'exception, sauf pour moi, je te le disais tout à l'heure.

—Il doit falloir à M. de Prades une véritable armée pour garder le paradis défendu.

—C'est là une erreur, ma chérie, le paradis défendu se garde très-bien lui-même, et d'une façon formidable, je t'assure.

—Comment ?

—Celles des allées qui conduisent aux serres, et le sol même de ces serres, sont machinés et pleins d'embûches invisibles. Partout des chasses-trappes compliquées... des pièges à loup perfectionnés... des lames d'acier, des dents de scies, des pointes aiguës... que sais-je ?... Il m'en a fait voir... Ça donne le frisson et la chair de poule... Ça ressemble aux outils de torture des bourreaux du moyen-âge... Le malheureux qui se hasarderait au milieu de ces jolis petits engins à double détente n'en sortirait point, à moins d'un miracle... On le relèverait les jambes brisées...

—Quelle horreur !

—Que veux-tu, ma chérie : *Charbonnier est maître chez lui* ! La réputation des pièges à loup de mon parrain est d'ailleurs faite dans le pays, aussi les maraudeurs s'abstiennent-ils avec un soin religieux !... En outre, il n'y a rien à voler... rien que des fleurs... Ce serait les payer trop cher.

—Enfin, ce bouquet ?

—J'y arrive... Hier, Gontran et moi, nous sommes allés rendre visite à M. de Prades... J'ai trouvé le digne homme bien vieilli, mais plus gracieux pour moi que jamais. "Petite Diane, m'a-t-il dit, j'ai reçu des fleurs nouvelles... des fleurs qui surpassent tout... Viens les voir." Il me tutoie, me connaissant depuis le jour où je n'avais que vingt-quatre heures ! J'ai sollicité pour Gontran la permission de l'accompagner... impossible de l'obtenir, toutes mes supplications ont échoué... Une fois dans les serres, et voyant mon enthousiasme sincère, M. de Prades, saisi d'un accès de galanterie inouïe, inexplicable, et voulant aussi peut-être me faire oublier l'obstination de son refus, a, de sa main tremblante, coupé ses plus merveilleuses fleurs et composé le bouquet que tu vois. "Prends ceci, petite Diane, m'a-t-il dit en me le donnant, et souviens-toi que pour un million tu n'en trouverais point de pareilles." Je n'en revenais pas ! J'ai pris le bouquet... A peine pouvais-je remercier tant l'étonnement me changeait en statue. Nous avons rejoint mon mari, qui n'en revenait pas plus que moi,

nous sommes partis et nous voici. Et maintenant que tu en sais aussi long que moi, ma chérie, laisse-moi t'offrir ce bouquet dont tu connais désormais le prix.

—Non... non... répondit vivement Germaine, de tout mon cœur merci... mais je refuse.

—Pourquoi ?

—Parce que le chagrin de t'en priver dépasserait pour moi le plaisir de l'accepter. Ah ! s'il y en avait deux, j'en porterais un avec joie. Mais il n'y en a pas deux.

Diane insista, rendons-lui cette justice, seulement elle insista sans la moindre conviction.

Germaine ne céda point.

Un des fils du marquis de Lautrec vint prévenir les jeunes femmes qu'il était temps de gagner le parc, car la première des courses plates allait commencer.

Madame de Grandlieu et son amie quittèrent le jardin d'hiver.

San-Rémo, à son tour, sortit du massif de verdure en se disant tout bas :

—S'il y en avait deux, elle en porterait un, et le porterait avec joie... il faut donc qu'il y en ait deux.

XII

Au moment où Germaine, conduite par l'un des fils du marquis de Lautrec, et M. de Grandlieu donnant le bras à la petite baronne de Ferrier, arrivèrent auprès des tribunes, l'enceinte du pesage et les environs de la piste présentaient un coup d'œil animé et pittoresque.

De nombreuses et élégantes voitures découvertes stationnaient dans la prairie dont, quelques jours auparavant, le foin venait d'être coupé. On se faisait des visites d'équipage à équipage. De fraîches toilettes, échappées presque toutes des plus illustres ateliers parisiens, se détachaient gaiement en notes claires sur le vert d'émeraude des gazons et sur le vert sombre des futaies.

Les jockeys déshabillaient les chevaux de sang de leurs couvertures timbrées aux angles des initiales couronnées de leurs maîtres.

Les gentlemen prêts à courir, et déjà revêtus de la casaque et de la cape, allaient et venaient aux alentours de la balance traditionnelle, échangeaient des poignées de mains avec leurs amis et accueillaient, le sourire aux lèvres, les souhaits de bonne chance. Les bookmakers de high life inscrivait des paris sur leurs carnets. Une bouquetière de haute fantaisie en costume Louis XV d'un réusé complet, offrait des fleurs aux dames et montrait ses dents blanches en attachant des œillets et des roses à la boutonnière des cavaliers.

Ce joli tableau de la grande vie aristocratique ressemblait à une aquarelle d'Eugène Lamy, vue au microscope.

—Ah ! le voilà ! dit tout à coup Diane de Ferrier en arrêtant Armand de Grandlieu et en se tournant vers Germaine.

—Qui donc ? demanda cette dernière.

—Mon mari, reprit Diane, et elle appela : Gontran !

—Me voici, mon amour, répondit une voix de mezzo-soprano, et le plus joli gentleman qu'il fût possible d'imaginer se dirigea vers le groupe composé de quatre personnes.

La petite baronne avait eu raison de le dire, M. de Ferrier ressemblait à une image du journal des modes.

Jamais types capillaires d'un blond plus doré n'avaient formé sur le front d'un gommeux mèches plus coquettes et plus artistement étagées. De légers favoris encadraient la figure fraîche et poupine. De soyeuses moustaches d'un or pâle se retournaient en crocs victorieux sur les lèvres roses. Le lorgnon de cristal semblaient vissés dans l'arcade sourcilière.

M. de Ferrier portait la culotte de peau de daim ultra-colante, et les bottes à revers dessinant un pied si cambré et si étroit qu'une femme aurait pu l'enlever.

Sa casaque entr'ouverte, de soie couleur améthyste, laissait voir le plastron éclatant de sa chemise et le ruban d'un bleu saphir noué sous son large col rebattu à la Colin.

De la main gauche il tenait sa cape, et de la main droite une petite cravache fine et mignonne comme un objet d'étagère.

Ce gentleman accompli souriait agréablement.

—Germaine, dit la petite baronne, je te présente le baron Gontran de Ferrier, mon mari... Gontran, madame la vicomtesse Germaine de Grandlieu, ma meilleure amie, dont je vous ai parlé si souvent...

Le baron salua, débita un compliment de tous points correct, et pendant qu'il était à son tour présenté au vicomte de Grandlieu par M. de Lautrec, Diane, se penchant vers son amie, lui demanda tout bas :

—Comment le trouves-tu, ma chérie ?

—Charmant...répondit Germaine du même ton.

—N'est-ce pas ? continua la baronne ; un peu trop joli, peut-être, pour un homme, mais c'est un mince défaut. Il me plaît comme il est, et mon plus vif désir est qu'il ne change pas... Gontran ? reprit-elle.

—Mon amour ?

—Qu'avez-vous fait de votre *Norma* ?

—Dick la promène dans l'enceinte... Désirez-vous la voir ?

—En aucune façon... Vous savez que je la déteste. Quelque jour, très-certainement, cette maligne bête vous cassera quelque chose.

Le baron frisa sa moustache.

—Soyez paisible, mon amour, répliqua-t-il, *Norma* me connaît... Je la domine, je la dompte, je la fascine. Aucun danger de rébellion. Nous arriverons premiers, l'un portant l'autre, pour l'amour de vous.

—J'en accepte l'augure, mais soyez prudent.

—Jamais ! La fortune aime les audacieux ! C'est un proverbe qui le dit, et même qui le dit en latin, mais je vous le traduis en français.

—Dans combien de temps me faudra-t-il trembler pour vous ?

—Dans une heure environ... Deux courses plates doivent précéder le steeple-chase.

Tandis que s'échangeaient ces dernières paroles, André de San-Rémo entra dans l'enceinte du pesage.

Il avait revêtu, lui aussi, son costume de jockey, et portait une casaque de soie bleu clair. Ce travestissement d'ailleurs ne nuisait en rien à la distinction exquise de sa personne et de ses allures.

M. de Grandlieu le présenta à Gontran de Ferrier et à Diane, et ajouta en souriant :

—Je vous prévient, monsieur le baron, qu'André sera pour vous un concurrent redoutable... Votre mérite d'écuyer peut égaler le sien, mais non le surpasser, et si votre jument *Norma* a des ailes aux jarrets, *Tonton*, lui, a le diable au corps.

Le premier coup de cloche retentit.

Les jeunes femmes se dirigèrent vers la tribune du milieu, où des places d'honneur leur étaient réservées sur le devant, et où leur entrée fit sensation.

Rien en effet n'était plus piquant et plus adorable que le contraste de la beauté blonde de Germaine avec la beauté brune de Diane. La vicomtesse et la baronne devinrent à l'instant, comme au théâtre, le point de mire de toutes les jumelles.

Le second et le troisième coup de cloche se firent entendre, et la première course commença.

De celle-ci, ainsi que de la suivante, nous ne dirons rien sinon qu'elles furent l'une et l'autre très-brillantes.

L'intérêt de la journée devait être ailleurs, aussi bien que l'intérêt de notre récit.

Le signal du départ allait enfin être donné pour le steeple-chase.

Huit chevaux de premier ordre, maintenus difficilement auprès du poteau, témoignaient leur impatience et leur ardeur par ces admirables mouvements nerveux particuliers aux produits de pur sang.

Sans parler du baron de Ferrier et de sa jument *Norma*, on voyait là des gentlemen et des coureurs connus par de nom-

breux succès sur les hippodromes en renom : le comte de Béville avec *Roland*, M. de Casenove avec *Boute-en-train*, le comte d'Auvers avec *Le 20*, et d'autres encore, jouissant d'une égale notoriété.

Parmi ces vainqueurs émérites le débutant *Tonton* se faisait remarquer par sa fougue exubérante et aussi, nous devons le dire, par son indiscipline.

La présence de ses nobles collègues le surexcitait au delà du possible et le rendait littéralement indomptable.

Deux des grooms du vicomte, cramponnés à sa bride, avaient toutes les peines du monde à le contenir, et par instants ses bonds impétueux leur faisaient perdre pied. Il était à la fois splendide et effrayant.

—Voilà un joli poulain qui n'est pas fort à craindre... —pensaient les vétérans du turf. Avec plus d'énergie qu'il n'en faut pour nous battre tous, il manque de sérieux. Deux secondes après le départ, il se sera dérobé, aura franchi la corde et s'en ira à tous les diables.

André, très-calme et silencieux, attendait, en caressant de la main l'encolure miroitante de *Tonton*.

M. de Grandlieu, voyant son élève si farouche et comme affolé, ne pouvait se défendre d'un commencement d'inquiétude. Il redoutait vaguement une double catastrophe pour le cavalier et pour le cheval.

Germaine, depuis sa tribune, assistait aux révoltes du terrible poulain, et, pâissant d'angoisse, mettait en pièces à son insu les violettes de son bouquet et les dentelles de son mouchoir.

Elle éprouvait une sensation de vertige pareille à celle de l'imprudent qui se penche sur un abîme.

Madame de Ferrier la rappela brusquement à elle-même en lui adressant la parole.

—Ma chérie, lui demanda-t-elle, as-tu déjà assisté à quelques courses ?

—Oui, murmura Germaine, à Paris, et à Dieppe, souvent.

—As-tu parié ?

—Jamais.

—Moi non plus, et figure-toi que je meurs d'envie de le faire. On affirme que c'est très-amusant, que ça décuple l'intérêt des courses et que ça centuple l'émotion. Ce n'est pas que j'aie besoin d'être émue, je le suis bien assez, et même trop. ayant grand-peur pour mon mari. Mais, justement parce que j'ai peur, ça serait un dérivatif. Veux-tu parier ?

—Je veux tout ce que tu voudras, répondit Germaine distraitemment.

—Et bien, engageons une grosse somme.

—Va pour une grosse somme.

—Vingt-cinq louis, hein ?

—Soit...

—C'est convenu, je parie contre toi vingt-cinq louis pour *Norma*, montée par Gontran. Et toi, ma chérie, qui désignes-tu ?

—Il faut désigner quelqu'un ?

—Naturellement. Sans cela, point de pari possible. Choisis donc un cheval et un gentleman, et dépêche-toi, voilà qu'on va donner le signal et, quand les coureurs seront lancés, il sera trop tard. Allons, vite, vite, qui prends-tu ?

—Je prends *Tonton*, balbutia Germaine d'une voix faible.

—Monté par ?

—Par le marquis de San-Rémo.

—Parfait ! Mais qu'as-tu donc ? On croira t que tu vas te trouver mal.

—Ce n'est rien, répliqua la jeune femme tout à coup ranimée, en se penchant avidement sur la balustrade de la tribune. Regarde, regarde, ils partent, ils sont partis.

Le signal, en effet, venait d'être donné, les huit chevaux s'élançaient à la fois, et, à la grande surprise du public privilégié des tribunes, et des gentlemen-riders eux-mêmes, l'irascible et indépendant *Tonton*, mettant de côté toute velléité insurrectionnelle, semblait n'avoir qu'une idée fixe, idée légitime s'il en fut, celle de dépasser ses rivaux.

Il n'y parvint point tout d'abord, ayant affaire à forte partie, et pendant quelques secondes les huit coureurs et leurs cavaliers, galopant nez à nez, sur une seule ligne, formèrent un groupe compacte et bariolé.

Ce groupe atteignit le premier obstacle.

On vit les huit chevaux se dresser, bondir, franchir la haie d'un immense élan, comme un vol d'hippogriffes, plonger et détalier de plus belle.

Mais déjà des inégalités commençaient à se dessiner.

Quatre coureurs détachés du peloton prenaient l'avance, et parmi ces derniers on voyait la casaque bleue d'André de San-Rémo et casaque améthyste du joli baron de Ferrier.

Germaine, tranquillisée quelque peu par la sagesse invraisemblable et inespérée de *Tonton* au départ, respirait plus librement.

Diane frappait ses deux petites mains l'une contre l'autre avec enthousiasme et disait :

—Vois donc, ma chérie, Gontran est l'un des quatre ? quelle intrépidité ! quel cavalier ! qu'il est charmant ! Je ne comprends rien à ses chutes, car personne au monde ne monte comme ça ! Ah ! tu as eu bien tort de parier contre lui ! Je double mon enjeu ! Je le décuple ! Je le centuple ! Je parie, si tu veux, ma fortune et la sienne qu'il arrivera premier. Je suis sûre de gagner !

Germaine ne répondit rien, et peut-être n'avait-elle pas entendu.

Sa main fiévreuse pressait sa jumelle d'ivoire ; son regard fixe et ardent se rivait sur les cavaliers.

Le second obstacle fut atteint et franchi comme le premier, mais trois seulement des quatre coureurs conservèrent leur égalité et repartirent ensemble.

André et Gontran en était toujours.

Diane applaudissait à déchirer ses gants.

—Ils seront à la rivière dans une demi-minute, reprit-elle. C'est le moment terrible. Il faut absolument que je voie.

Sans s'inquiéter des convenances elle monta sur sa chaise, et poursuivit :

—Côte à côte plus que jamais ! Ah ! ma chérie, quels chevaux ! quels cavaliers ! il me semble bien que Gontran dépasse d'une tête les deux autres, mais je n'en suis pas tout à fait sûre. Ils arrivent à la berge. Ils vont sauter ! ils sautent ! ils ont sauté ! Ah !

Et la petite baronne, poussant un cri aigu, se laissa retomber sur son siège en cachant son visage dans ses deux mains.

XII

—Diane, balbutia Germaine, devenue livide, Diane, mon amie, tu me fais peur ! Pourquoi es-tu en train de crier ? Qu'y a-t-il donc ?

—Il y a, répondit la petite baronne, il y a que Gontran est dans la rivière.

—Tu es sûre que c'est lui ?

—Si j'en suis sûre ? Hélas ! que trop ! Je regarde bien, et puis tu sais, ma chérie, j'ai tant l'habitude de le voir tomber. Ils ont disparu, lui et *Norma*, et *Norma* a reparu seule. Pourvu qu'il ne se soit pas fait mal, pourvu qu'il n'ait rien de cassé. Je tremble. Il faut courir. Ah ! je veux voir encore.

Et Diane, découvrant son charmant visage, s'élança sur la chaise qu'elle venait de quitter et, braquant de plus belle les canons de sa lorgnette sur la fatale rivière, poussa un nouveau cri, mais un cri de joie cette fois.

—Non, non reprit-elle, moitié riant, moitié pleurant. Il n'a point de mal, il est intact ! Le voilà qui sort de l'eau et qui gravit la berge. Il boite un peu, mais ce n'est rien. Il saisit la bride de *Norma*, qui s'est arrêtée, la bonne bête, il se remet en selle, il repart ! Quel courage admirable ! Qui donc repartirait ainsi après être tombé ! Il est vrai qu'il tombe avec une incroyable adresse ! On croirait, ma chérie, qu'il fait cela pour son plaisir.

—Et, les autres ? demanda Germaine.

—Les autres ? Eh ! mon Dieu, ils vont toujours. Seulement il y en a un qui a pris l'avance de deux longueurs au moins.

—Lequel ?

—La casaque bleue, le gentleman qui monte le cheval de ton mari et s'appelle, je crois, le marquis de San-Rémo. Gontran ne le rattrapera jamais, il aura beau faire, maintenant, il arrivera mauvais troisième. Je te dois vingt-cinq louis, ma mignonne. Gontran te les donnera. C'est bien le moins qu'il paye puisqu'il c'est lui qui me fait perdre.

—Regarde encore. Regarde toujours.

—Ce n'est pas la peine.

—Pourquoi ?

—Les coureurs tournent l'angle du bois, on ne les voit plus.

Madame de Ferrier se rassit, et, remplaçant la jumelle par l'éventail, rafraîchit son joli visage brun que l'émotion et l'inquiétude venaient d'enflammer.

Les gentleman ayant cessé d'être en vue, et d'ailleurs le résultat de la course paraissait désormais certain, l'intensité de l'intérêt diminuait beaucoup, et des conversations bruyantes s'engageaient aux alentours de la piste.

M. de Grandlieu s'approcha de la tribune.

—Eh bien, mon amie, dit-il à Germaine, vous voyez que j'avais raison d'espérer. *Tonton* a fait merveille, il est vrai qu'il était monté d'une façon qui triplait ses chances. M. de Ferrier, cependant, ajouta-t-il par politesse était de force à lui disputer énergiquement la victoire, sans l'accident malencontreux du saut de la rivière. Recevez, madame la baronne, mes compliments de condoléance. Aviez-vous parié, Germaine ?

—Oui, pour *Tonton*, répondit la jeune femme avec une rougeur involontaire.

—Contre *Norma*, et par conséquent contre moi, reprit en riant la petite baronne, et figurez-vous, monsieur le vicomte, que je pariais pour la première fois de ma vie. Voilà je crois, ce qui peut s'appeler un début décourageant.

Un coup de fauconneau retentit.

L'hippodrome de Lautrec n'étant pas organisé de façon à ce que la piste circulaire ramenât les coureurs au point de départ, le marquis avait fait installer une pièce d'artillerie en miniature auprès du poteau d'arrivée, au pied de la tribune du jury des courses, et la détonation de ce joujou annonçait que le vainqueur venait d'atteindre le but.

—*Alea jacta est !* murmura M. de Grandlieu.

Dix ou douze minutes s'écoulèrent ; puis on vit, au tournant du bois, un peloton de cavaliers revenir au trot dans la direction du pesage.

Diane re saisit sa lorgnette.

—Gontran est en tête ! fit-elle avec un orgueil contenu.

Puis, aussitôt après, elle s'écria :

—C'est très-curieux, ils ne sont que sept ?

Armand, debout sur la pelouse, et par conséquent ne dominant pas le champ de courses, ne pouvait rien voir.

—Quel est celui des gentlemen qui manque ? demanda-t-il vivement.

—La casaque bleue, répliqua le baron après avoir lorgné de nouveau.

—André de San-Rémo, murmura M. de Grandlieu... c'est singulier.

Germaine ne prononça pas un mot, mais la pâleur, un instant disparue, envahit de nouveau son visage.

Les cavaliers approchaient.

A cent pas de l'enceinte l'un d'eux prit le galop, se détacha du groupe et vint arrêter son cheval au pied de la tribune où se trouvaient Germaine et Diane.

C'était le baron Gontran.

Il ne restait aucun vestige de son élégante frisure du matin, et ses cheveux blonds mouillés se piaquaient à ses tempes en mèches plates.

L'eau coulait goutte à goutte de sa casaque de soie dont la tendre couleur améthyste ne se pouvait plus deviner.

Une fange épaisse, entremêlée d'herbes marécageuses, marbrait sa culotte de peau et ses bottes fines aux beaux revers blancs.

Ainsi accommodé il était absolument comique et beaucoup

moins joli qu'au départ, ce qui ne l'empêcha point de saluer les dames avec la galanterie un peu prétentieuse qui lui était habituelle.

—Voici les nouvelles, dit-il, elle sont prouvées, d'ailleurs, et n'étonneront personne. Marquis de San-Rémo, avec *Tonton*, premier. Comte de Béville, avec *Roland*, second. Moi, bon troisième, avec *Norma*, malgré l'accident. Les autres, distancés. Sans l'accident, j'étais bon deuxième. Bien fâcheux, l'accident, et tout à fait impossible à prévoir. Une étrivière cassant au saut de la rivière. Alors, je suis tombé. Ça se voit, n'est-ce pas ? ...

Ça se voyait beaucoup effet.

—Mais, demanda vivement M. de Grandlieu, pourquoi San-Rémo et *Tonton* ne reviennent-ils pas avec vous ? Il ne leur est rien arrivé de fâcheux, j'espère.

—Rien du tout, je l'espère aussi.

—Vous n'êtes pas sûr ?

—Je ne suis sûr que d'une chose, c'est qu'il sont loin, s'ils courent encore.

—Comment cela ?

—Mon Dieu ! c'est très-simple, *Tonton*, un rude poulain dont je vous fais mes compliments, monsieur le vicomte, et que je vous achète si vous voulez me le vendre, est arrivé premier de cinq ou six longueurs, mais il était emballé, le gueux, et si parfaitement bien que M. de San-Rémo n'a pas pu l'arrêter, il continuait la course pour son plaisir, et, le diable m'emporte, la malle des Indes n'aurait pas trouvé moyen de le suivre... Si son cavalier vient à bout de le reprendre avant le saut-de-loup du bout du parc, aucun danger... et peut-être même s'en tirera-t-il dans le cas contraire, quoique le saut-de-loup soit rudement large et bigrement profond. Cet enragé poulain est capable de l'anchir. Ce n'est pas un cheval, c'est un oiseau.

Germaine avait la tête baissée.

Elle prit dans sa poche un flacon rempli de sels anglais violents, l'ouvrit, et l'approcha de ses narines pour ne pas s'évanouir.

Armand de Grandlieu était un peu pâle.

—Monsieur le baron, dit-il, voulez-vous me confier votre jument ? Je voudrais aller jusqu'au bout du parc. Ce saut-de-loup dont vous venez de me parler m'inquiète, je l'avoue.

—*Norma* est à votre disposition, monsieur le vicomte, —répliqua Gontran en mettant pied à terre ; seulement il manque une étrivière, et la selle est un peu mouillée.

—Peu importe, fit Armand, et mille fois merci.

L'étrivière cassée était celle hors montoir.

Le vicomte put donc se servir de l'unique étrier pour enfourcher avec l'agilité d'un jeune homme la vigoureuse bête qu'il embarqua au galop de chasse.

—Il est superbe ! s'écria la petite baronne avec enthousiasme en le regardant s'éloigner. Germaine, vois donc ton mari ! quelle fermeté ! quel aplomb ! la belle tournure ! Son acte de naissance est un menteur ! Si M. de Grandlieu a trente-cinq ans, c'est le bout du monde ! je suis sûre qu'il se déguise en sexagénaire et qu'il se teint les cheveux en blanc. Ce doit être un fils du vicomte, que certains motifs inconnus et mystérieux décident à se faire passer pour son père ! Eh bien, tu ne ris pas, ma chérie ! tu baisses les yeux ! qu'as-tu donc ?

—Un malaise passager, balbutia Germaine, depuis quelque temps j'y suis sujette.

—Un peu de mal de cœur, peut-être ?

—Oui, peut-être, répondit distraitement la jeune femme.

—Très-bien ! je comprends.

—Quoi ? que comprends-tu ?

—Peu importe... je suis fixée.

Et Diane de Ferrier se dit à elle-même :

—Pourquoi cette petite comédie que ma chérie me jouait dans le jardin d'hiver ? Tendresse paternelle d'un côté, affection filiale de l'autre, me paraissaient assez invraisemblables. M. de Grandlieu est trop vert encore pour se montrer si platonique. Avant neuf mois nous verrons venir au monde un petit vicomte

ou une petite vicomtesse, et si Germaine y consent, je serai marraine.

Tandis qu'Armand s'éloignait au galop dans la direction du redoutable saut-de-loup et que la baronne s'égarait en des conjectures dont nous connaissons l'inanité, de nouveaux éléments de plaisir étaient offerts aux invités et aux curieux qui se pressaient sur l'hippodrome de Lautrec.

C'était d'abord une course plate de poneys montés par de jeunes grooms, puis une course d'ânes ayant pour jockeys les fils de fermiers du marquis, et quelques villageois des environs.

Nous ne parlerons pas plus de ces courses que nous n'avons parlé de celles qui précédaient le steeple-chase.

La première se terminait à peine quand on vit revenir M. de Grandlieu, toujours au galop.

Il était seul.

Germaine, dont une indicible angoisse étreignait le cœur, n'osa l'interroger ; mais Diane se chargea de le faire à sa place.

—Point de mauvaise nouvelle, n'est-ce pas, monsieur le vicomte ? demanda-t-elle impétueusement.

—Une seule nouvelle... répondit Armand. San-Rémo et *Tonton* ont franchi le saut-de-loup.

Germaine poussa un faible soupir, qui ressemblait à un gémississement et que personne n'entendit.

—Un saut terrible... effrayant... possible ! continua Armand. Les meilleurs chevaux des grandes écuries anglaises se briseraient en l'essayant... Mais *Tonton* est capable de tout ! Ses sabots de derrière ont troué la pelouse quand il s'est rassemblé pour bondir, et de l'autre côté, sur le terrain battu, on voit depuis le parc la trace de ses quatre pieds... André de San-Rémo, s'il revient sain et sauf, et rien ne défend encore de le croire, pourra dire qu'aujourd'hui il a vu la mort de bien près.

Madame de Grandlieu écoutait avidement, et, quand son mari eut achevé, elle poussa un nouveau soupir.

La course des ânes terminait la partie sportive de la fête.

Les invités reprirent le chemin du château et les dames, en arrivant, gagnèrent les chambres mises à leur disposition pour changer de toilette avant le dîner dont l'heure approchait.

Germaine, tremblante et défaite comme une convalescente, monta dans l'appartement où les grands cartons contenant ses robes avaient été portés.

Sa femme de chambre l'attendait.

—Laissez-moi seule, lui dit-elle, et revenez dans une demi-heure.

—Madame est bien pâle, murmura la camériste ; est-ce que madame est souffrante ?

—Les courses m'ont fatiguée, ce ne sera rien, mais j'ai besoin d'un peu de repos.

La femme de chambre sortit.

—Oui, je dois être pâle, pensa la vicomtesse, car j'ai souffert et je souffre encore, je souffre beaucoup. Pour être ainsi punie, il faut que je sois coupable déjà, bien coupable. Qu'ai-je donc fait ?

Elle s'approcha d'une glace.

Le premier objet qui frappa ses yeux fut un bouquet posé sur la tablette de la cheminée.

—Les fleurs de Diane ! dit-elle presque haut ; comment se trouvent-elles ici ?

Elle réfléchit pendant une seconde et continua :

—Je viens de la quitter au bas de l'escalier, elle les tenait encore à la main ! J'en suis sûre, je l'ai remarqué, ce ne sont pas ses fleurs, et cependant ce sont les mêmes. Que signifie cela ?

Elle souleva le bouquet et tressaillit en voyant qu'il cachait un petit papier sur lequel étaient écrits ces quelques mots :

"Maintenant il y en a deux."

A diverses reprises, des lettres adressées à M. de Grandlieu par André de San-Rémo avaient passé dans ses mains.

Son écriture, balbutia-t-elle, et les mots que j'ai prononcés.

Tremblante d'émotion, elle voulut approcher le bouquet de son visage afin d'en respirer l'étrange parfum, mais soudain, poussant un cri d'effroi, elle le laissa tomber.

Une gouttelette de sang, à peine sèche, tachait le blanc mat d'une des fleurs.

XIV

Palpitante, offarée, Germaine regardait fixement le bouquet gisant à ses pieds, et la tache d'un rose vif sur les pétales satinés.

—Ce sang... balbutia-t-elle, c'est le sien... Je comprends tout, maintenant... Les paroles échangées entre Diane et moi, il les entendait, caché près de nous... Connaissant mon désir, il a voulu le réaliser... Pour satisfaire une fantaisie futile, un caprice enfantin, il a joué sa vie ? Pour m'apporter ce bouquet fatal, il a franchi le saut-de-loup, il a bravé les périls que l'absurde jalousie d'un vieillard accumule autour des serres où vivent ses fleurs... Il a réussi... il est revenu, blessé ? Son sang coule, et c'est pour moi ! Ah ! que Dieu me prenne en pitié car je crois que je deviens folle.

La jeune femme se laissa tomber sur un siège et s'efforça de chasser loin d'elle les pensées obsédantes qui brûlaient son cerveau troublé, et qui faisaient bondir son cœur.

Mais en vain elle luttait de ses forces et de tout son courage.

En vain ses lèvres tremblantes murmuraient machinalement :

—Je ne veux pas l'aimer.

La voix de sa conscience parlait haut et répétait avec une implacable monotonie :

—Tu l'aimes !

Dans cette inutile résistance du vaincu qui se débat, Germaine perdait la notion du temps. Ses minutes succédaient aux minutes sans qu'elle s'en aperçut. Il lui semblait vivre au milieu d'un rêve. Elle ne savait plus en quel lieu elle se trouvait. Tout devenait confus autour d'elle comme en elle-même. Une seule sensation, grandissante, la dominait, l'absorbait, l'enveloppait ; c'était une angoisse bizarre, pleine à la fois de volupté et d'amertume, de joie immense et de cuisant remords.

Deux petits coups frappés à la porte de sa chambre la rapplèrent d'une façon brusque au sentiment de la réalité.

Elle se leva d'un bond, ramassa le bouquet, souleva le couvercle de l'une des potiches japonaises placées sur la cheminée, à droite et à gauche de la pendule, ensevelit les fleurs dans cette tombe de porcelaine et demanda, d'une voix qu'elle ne put rendre ferme :

—Qui est là ?

—Moi ! répondit M. de Grandlieu ; puis-je entrer ?

—Certes !

Le vicomte franchit le seuil. Son visage était rayonnant.

—Je croyais vous trouver achevant votre toilette de soirée, chère enfant ! s'écria-t-il. Et vous voilà seule ! En robe du matin ! Que fait donc votre femme de chambre ! Le dîner sonnera bientôt, songez-y.

—Ma femme de chambre va revenir... murmura Germaine, je serai prête en quelques minutes. J'éprouvais un malaise passager. J'ai voulu rester seule.

—Vous partagiez mes inquiétudes, je l'ai bien vu... reprit Armand. Elles étaient très-vives, plus vives que je ne voulais en convenir. C'est pour cela que, sans perdre un instant, j'ai tenu à vous rassurer. Je vous apporte une bonne nouvelle.

—Ah ! fit Germaine.

—Vous devinez déjà qu'il s'agit d'André, continua M. de Grandlieu. Il est de retour après une course plus fantastique que celle de la ballade de Burger. Le cavalier et sa monture, grâce à Dieu, sont sains et saufs. Tonton tremble bien un peu sur ses jambes, comme un poulain extravagant qui vient de se surmener lui-même, mais, par miracle, il n'est point fourbu. Dans deux jours il sera remis, et la rude leçon d'aujourd'hui lui profitera sans doute. Quant à la blessure d'André, elle n'offre aucune gravité.

—M. de San-Rémo est blessé ? s'écria la jeune femme.

—A la main gauche, oui, une coupure longue et peu profonde.

—Mais, comment ?

—Il ne le sait pas lui-même, il suppose que quelque branche flexible, une épine sans doute, aura déchiré sa chair au passage quand il galopait à perdre haleine à travers les buissons et les taillis. Dans le moment il ne s'est aperçu de rien, ce que je comprends à merveille. Il s'habille pour le dîner, où selon les usages du château de Lautrec, il occupera la place d'honneur en sa qualité de victorieux du steeple-chase. Mais voici votre femme de chambre. Je vous laisse. Plus de trace de votre malaise, n'est-ce pas ?

—Aucune.

—L'inquiétude l'avait amené... l'inquiétude disparaît... ils s'évanouissent de compagnie. Cela devait être. A tout à l'heure, chère enfant. Neus nous retrouvons au salon.

M. de Grandlieu se retira et Germaine, un peu remise en effet par la diversion qui venait d'avoir lieu, s'abandonna aux mains de camériste.

La deuxième partie a pour titre :

LA FLEUR TACHÉE DE SANG.

OCCASION LES DERNIERS OCCASION
VOLUMES !

nous offrons en vente les derniers volumes qui nous restent en mains et qui ne peuvent plus être trouvés en librairie.

- LE REMORDS D'UN ANGE - 15c.
- AMOUR ET CRIME, 1er vol. - 15c.
- LA HAINE - 2e vol. - 15c.
- LES ORPHELINES - 15c.
- LE CHOLÉRA - 5c.
- LE TRAITÉ DU CHEVAL - 5c.
- TROIS ANS EN CANADA - 25c.
- PORTRAITS DES PATRIOTES DE 37-38 - 25c.

Profitez de l'occasion, les derniers volumes s'envolent rapidement. S'adresser à

POIRIER, BESSETTE & C^{IE}

89, Rue St-Jacques, Montréal

Envoyés franco dans tous les bureaux de poste.

PRIMES

POUR LES PROCHAINS SIX MOIS

—TIRAGE DANS LE MOIS D'AVRIL 1889—

1re Prime	-	-	-	-	\$100.00
2e	"	-	-	-	50.00
3e	"	-	-	-	20.00
4e	"	-	-	-	12.50
5e	"	-	-	-	10.00
6e	"	-	-	-	5.00
7e	"	-	-	-	2.50
100	"	de \$1.00	-	-	100.00
Total					\$300.00

TOUT A FAIT NOUVEAU
The CLEVELAND COMBINATION CAP

Enregistré à Ottawa,
 le 11 Août,
 par Jas. Colemann,
 Montréal.



CASQUE



CHAPEAU

Cette Coiffure a obtenu
 la médaille de bronze et
 un diplôme d'honneur à
 l'Exposition de Toronto



TURBAN

TROIS COIFFURES DANS UNE SEULE.

Peut être portée comme Casque, comme Chapeau et comme Turban.
 C'est la coiffure d'hiver la plus belle, la plus distinguée et la plus commode
 que l'on puisse désirer. Les dames sont respectueusement invitées à venir
 la voir.

J. R. BOURDEAU

97, RUE ST-LAURENT

EUARD & MACDONALD

FABRICANTS DE

POELES, FOURNAISES

et Ustensiles de Cuisine en Fer en général.

Ouvrages de PLOMBIER, FERBLANTIER et RÉPARAGE DE
 POELES promptement exécutés.

LE POT "JEWELL RANGER"

EN FORME DE CERCLE, EST LE MEILLEUR DU MONDE
 ENTIER.

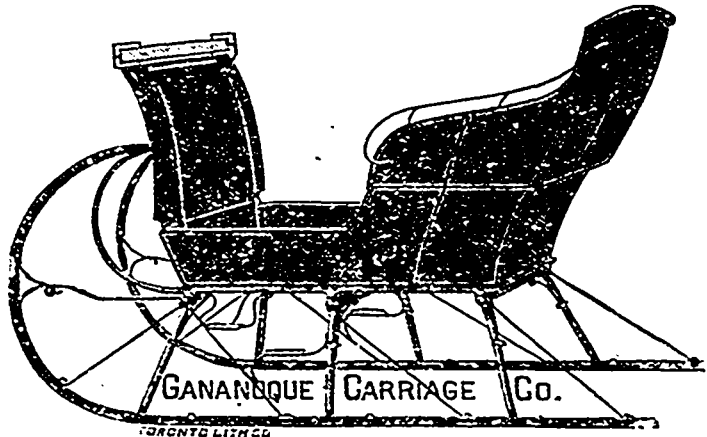
244—Rue Saint-Jacques—244

MONTREAL

TOUTES SORTES DE

MAGNIFIQUES VOITURES D'HIVER

DERNIERS PATRONS



— CHEZ —

LATIMER, No. 92 RUE MCGILL

De \$10 à \$30 meilleur marché qu'ailleurs dans la ville.

EN GROS ET EN DÉTAIL